

FELISE

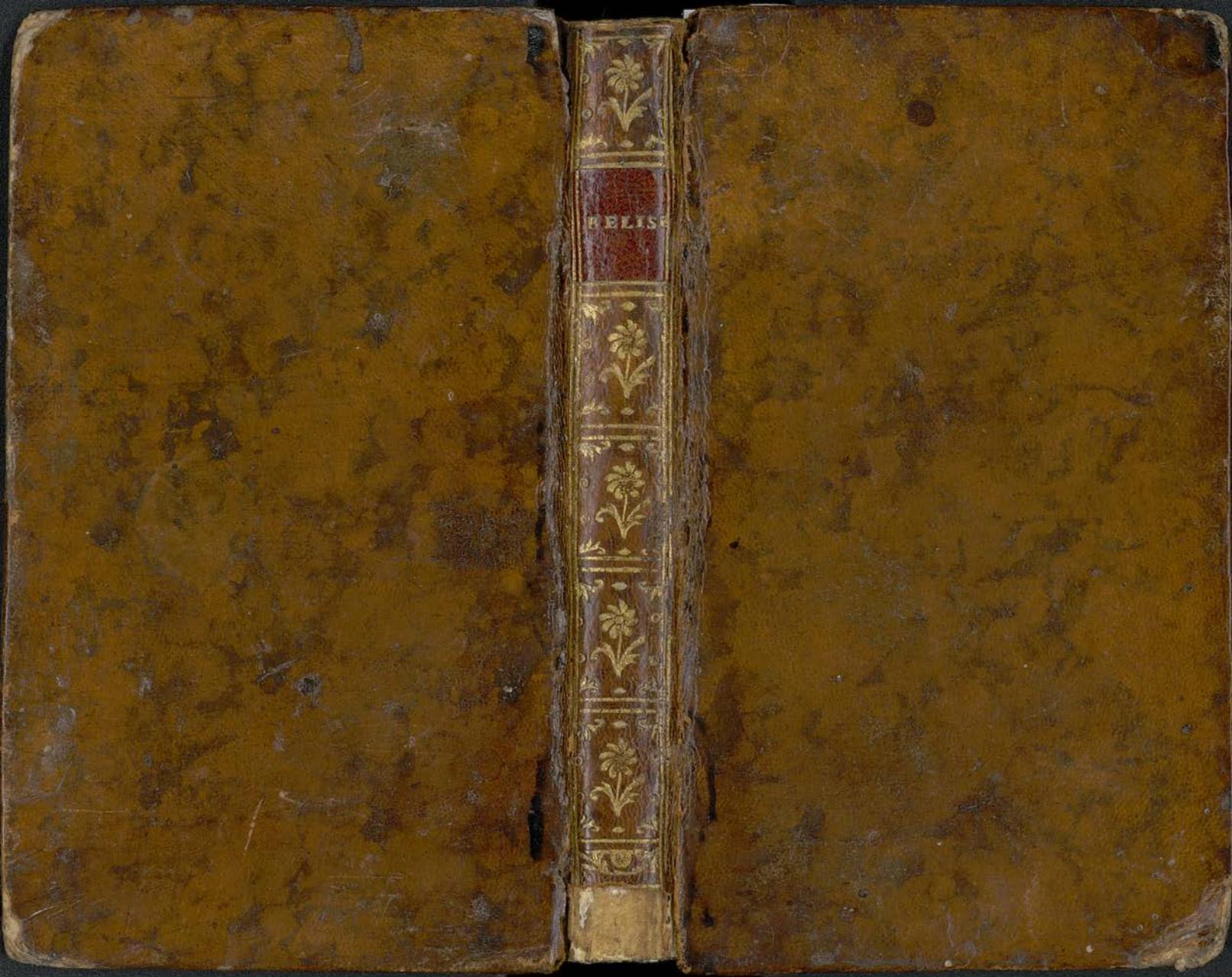
DRPS
FA
210



UNIVERSITAT D'ALACANT
Biblioteca Universit ria



0500757020



FELISE

Ex Libris



Russell Perry Sebold, III

FL DRPS FA 10210

0500757020

Russell P. Sebold

B E L I S E

ou

LES DEUX COUSINES.

PREMIERE PARTIE.

B E L I S E
O U
L E S D E U X
C O U S I N E S.

Amour, que tes traits ont de charmes !
Qu'il est doux de verser des larmes,
Quand tu daignes nous consoler !

Cant. de Pal. & Zirp.

P R E M I E R E P A R T I E.



A A M S T E R D A M,

Et se trouve à Paris,

Chez M E R I G O T , jeune , Libraire , Quai des
Augustins , près la rue Gist-le-Cœur.

M. DCC. LXIX.

B H I L L E

L E S D E U X

C O U S I N E S

Accouttez-vous, que les traits ont de charmes !
Qu'il est doux de voir les jeunes,
Quand les dangers nous consolent !

Par M. de V. & N.

P R E M I E R E P A R T I E



A M S T E R D A M

Et se trouve à Paris

Chez MARIOT, jeune, Libraire, Quai des
Augustins, près la rue Giffart-Carré.

M. D C C. L X I X



A M A D E M O I S E L L E D E G ***

M A D E M O I S E L L E ,

Un Ouvrage entrepris pour vous plaire, à quelque droit à votre indulgence. Sa destination fait tout son mérite, & votre suffrage est le seul prix que j'y attache.

Vous y verrez un tableau fidèle & attendrissant de ce sentiment, délicieux en apparence, mais qui répand quelquefois bien de l'amertume sur les plaisirs qu'il nous promet. S'il vous a jamais arraché des larmes, vous excuserez

celles que la tendresse fait verser ,
à une jeune personne aussi ver-
tueuse qu aimable ; ses malheurs
& ses rares qualités lui donnent un
titre sur votre compassion & sur
votre estime. Ce seroit ici le lieu de
vous dire sur quel modele j'ai
crayonné son portrait; mais votre
modestie, & l'impuissance où je me
trouve d'exprimer tout ce que je
sens, m'imposent également silence.
Puisse, Mademoiselle, l'hommage
que je vous offre vous plaire au-
tant qu'il m'honore, & qu'il me
flatte !

Je suis avec respect, &c.



B E L I S E

ou

LES DEUX COUSINES.

BAZEIDE réunissoit toutes les
qualités les plus propres à plaire & à
charmer, celles du coeur & de l'esprit,
les talents, les graces, & la beauté;
la nature & la vertu sembloient s'ê-
tre épuisées de concert pour la dé-
 dommager de tout ce qui pouvoit lui
manquer du côté de la fortune.

Elle avoit à peine vû son pere, &
d'une nombreuse famille, il ne lui
restitoit plus que sa mere dont elle fai-

A iv

soit la gloire, la consolation & la plus douce espérance.

Belise (c'étoit le nom de cette respectable mere) n'avoit rien épargné pour l'éducation de cette fille chérie ; avec un revenu très-modique, elle étoit venue s'établir à Paris, pour être à portée de cultiver les talents de sa fille, & lui avoit donné successivement des Maîtres de tous les Arts agréables qui entrent dans le plan d'une bonne éducation.

Comme Belise avoit été très-bien élevée, elle se chargea de cultiver elle-même l'esprit & le cœur de Bazeide ; ce devoir étoit trop sacré à ses yeux, pour qu'elle eût pu s'en rapporter à d'autres.

Belise se garda bien, pour remplir les vues d'éducation qu'elle avoit sur sa fille, de lui faire lire ces ouvrages aussi dangereux que frivoles, que l'i-

gnorance ou la corruption mettent entre les mains des jeunes personnes, sous prétexte de les former. Elle éloigna d'elle tous ceux dans lesquels un Auteur cherche à flatter ses propres passions, & les inspire par la peinture qu'il en fait ; où, sous les dehors séducteurs d'une ingénieuse fable, il semble distiller la liqueur enchantresse qui empoisonne les jeunes ames ; où, sous les fleurs d'une expression brillante & délicate, il légitime les foiblesses ; où la corruption se dérobe sous le voile du plaisir, s'insinue sous les agrémens de l'esprit & triomphe sous le titre du sentiment. C'est d'après ces idées, que Belise s'occupa de l'éducation de sa fille ; elle lui donna successivement quelques connoissances assez étendues de géographie & d'histoire, sans lui rien faire perdre du tems que Bazeide pouvoit

employer aux autres exercices ; & pour en remplir le vuide , elle ne manquoit jamais de lui réciter , ou de lui faire lire quelques beaux traits d'histoire ou de morale qui servissent à élever son cœur , à agrandir son ame , & à orner son esprit.

Belise n'eut qu'à s'applaudir de ses soins ; les succès multipliés de sa fille surpasserent ses vœux & son attente , & elle vit avec ce ravissement qu'il n'appartient qu'à la nature d'exciter & de sentir , que sa fille étoit telle qu'elle l'avoit désiré.

Bazeide continuellement occupée de la santé & des plaisirs de sa mere , l'engageoit quelquefois à des parties de promenades. Un jour , elle lui en proposa une , que Belise n'accepta que par complaisance ; elles furent aux Thuilleries. Bazeide y paroissoit pour la premiere fois ; sa beauté surprit

tous ceux qui la virent. Elle eut souvent à rougir des regards indiscrets de quelques curieux , & plus encore des propos indécents de quelques libertins , qui affectoient de mesurer leurs pas sur les siens , en se promenant à côté d'elle. C'est-là où elle apprit , pour la premiere fois , qu'elle étoit belle , & elle en fut presque fâchée.

Belise , qui vit son embarras : Quittons ces lieux , ma fille , lui dit elle ; la contrainte où je vous vois , empoisonneroit trop le plaisir que vous pourriez y goûter ; laissez à d'autres le méprisable soin de braver les regards effrontés de quelques hommes oisifs , & de les forcer à leur tour à baisser les yeux. La simplicité , la modestie & la vertu ignorent ces indignes moyens de plaire ; vous n'êtes point née pour les apprendre.

Bazeide accepta, avec le plus grand plaisir une proposition qu'elle auroit faite la premiere, si elle n'eût craint de désobliger sa mere. Elle comprit que des promenades si fréquentées ne lui convenoient pas, & qu'on n'y va bien rarement, uniquement pour y respirer l'air. Elle en fortit & reprit avec sa mere le chemin de la maison.

Ce retour précipité donna à Belise l'occasion d'accélérer un projet qu'elle avoit formé depuis longtems & qu'elle ne se proposoit d'exécuter que dans quelque mois. Les motifs qui la retenoient à Paris n'existoient plus, puisqu'elle avoit perfectionné l'éducation de sa fille; elle ne balança pas à lui faire part de son dessein, dès le jour même.

Ma fille ! . . . Ma chere fille (lui dit-elle, en l'embrassant) seul objet qui me reste d'une nombreuse & florissante

famille, je vais peut-être, & pour la premiere fois, affliger ton cœur !

Tu sçais combien je t'ai toujours aimée; & il seroit inutile de te le dire, si ton cœur ne s'en rappelloit point le souvenir. Je t'ai laissé ignorer jusqu'à ce moment les sacrifices auxquels ma tendresse pour toi m'a sçu forcer. Il fut un tems où tu n'aurois pû les sentir, & lorsque tu aurois été en état de les apprécier, tu aurois pu croiser mes vues, ou ne les remplir qu'avec quelque sorte de répugnance; mais maintenant, que mes desirs sont accomplis, & qu'il ne m'en reste plus à former pour ton éducation, je vais te faire des aveux qui ne dévront point t'étonner, si tu connois parfaitement ta mere.

Ma fortune est plus bornée encore que tu ne crois. Avec un très-modique revenu, ma fille n'a pourtant man-

qué de rien ; son bien-être étoit tout pour moi. Je t'ai vue quelquefois surprise de me voir dédaigner certains ajustemens pour lesquels je ne semblois pas autrefois avoir autant d'indifférence, & supprimer des dépenses que je me permettois dans d'autres tems ? N'attribue tout ceci, ma chere enfant, qu'à l'impuissance où je me trouvois de me procurer ces petites douceurs sans risquer de contracter des dettes , que j'aurois pu difficilement acquitter, surtout depuis cet injuste procès dont je t'ai parlé.

Lorsque je suis venue à Paris, ce n'a été ni par penchant, ni par aucun motif qui me regardât personnellement ; j'y avois été élevée, j'avois appris à le connoître, & j'aurois pû (c'est ce que tu sçauras un jour) me produire assez avantageusement dans les sociétés les plus bril-

lantes. Mais cette solitude où j'ai affecté de vivre, étoit indispensable, si je voulois remplir mes vues. Toi seule en étoit l'objet, ma chere fille ! Je t'avois vû le germe des talents, & Paris seul les fait éclore ; j'ai tout sacrifié pour parvenir à les mettre dans tout leur jour. Les ressources de ma fortune, auroient été insuffisantes ; celles de mon travail journalier, sont venues à leur secours : ce qui n'étoit jadis pour moi qu'un objet de plaisir ou de délassement, étoit devenu un motif de nécessité ; & lorsque tu t'attristois, lorsque tu me reprochois mon trop d'application à certains ouvrages, qui souvent prenoient sur mes nuits même, tu regardois comme un effet du goût ce qui n'étoit que celui du besoin ; car il falloit payer tes maîtres. Maintenant, mon enfant, que tous mes vœux sont accomplis,

je ne vois pas que rien doive nous retenir plus long-tems ici. Mais c'est peut-être un sacrifice que je te propose, car la jeunesse aime Paris . . . & je craindrois ! . . .

Non Maman ! . . . Non . . . C'est parce qu'elle l'aime, s'écria Bazeide, en l'interrompant, c'est parce qu'elle aime ce séjour, qu'il en est peut être plus dangereux.

Belise, qui ne s'attendoit pas à cette réponse, ajouta : Tu ranimes mon ame ; j'y sens renaître, ma chere fille, & l'espoir & le calme qu'un sentiment de crainte avoit troublés, puisque je te vois partager les dégoûts que j'ai conçus pour une Ville où l'opulence & le faste font les seuls distinctions ; où le mérite est presque toujours avili, où la vertu est sans cesse exposée aux traits envenimés de la calomnie & aux appas de la séduction.

J'ai

J'ai deux partis à te proposer, mon enfant ; ce sont les seuls qui puissent convenir à qui pense aussi noblement que toi. Sois sûre que ton choix sera le mien. Je connois un Couvent où, avec nos revenus, nous pourrions vivre tranquillement & dans l'aisance. D'un autre côté, on me propose un petit bien de campagne à quelques lieues d'ici, où nous pourrions nous fixer & vivre à peu de frais, à cause de l'abondance des denrées & de la modicité de leur prix.

Paris ne nous offre aucun de ces avantages, & quand même nous aurions les moyens d'y vivre ; avec les principes que je me suis faits depuis long-tems & l'expérience que j'ai des sociétés qu'on y peut faire, je ne pourrois jamais me rassurer sur les dangers que tu aurois à courir.

Ma fille, ajouta-t-elle, en l'em-

B

brassant , la vertu est si rare & son fruit est si doux , qu'on ne peut l'acheter trop cher ! Si l'un des deux partis que je te propose , coûtoit quelques sacrifices à ton cœur , tu en feras bien dédommagée par les plaisirs purs & tranquilles que tu goûteras dans le cours d'une vie qui ne sera point agitée par les flots tumultueux des passions , empoisonnée par la crainte , ou tyrannisée par le remords. Ainsi , parle , ma fille ; je n'attends que ton choix pour me décider , pour prendre les arrangemens convenables à la retraite qui sera de ton goût , & fois sûre de m'y voir heureuse du sentiment de ta propre félicité.

Ces derniers mots pénétrèrent l'ame de Bazeide. Elle donna à peine à Belise le tems de les achever , & dans la vivacité des transports qu'excitoient à la fois dans son cœur la nature, l'a-

mour & la reconnoissance, elle entre-
laça ses bras autour du col de sa mere,
couvrit ses joues de mille baisers &
arrofa son sein de larmes. Son émo-
tion s'étant enfin calmée, elle s'écria :

O ma mere ! mon cœur ne peut
suffire aux sentimens que vous inspi-
rez. Je suis à peine capable de sentir
l'excès de mon bonheur , & le langa-
ge ordinaire ne suffit pas pour expri-
mer tout ce que vos bienfaits excitent
en moi Oui , ma mere ! oui , je
suis prête à vous suivre , & votre
choix sera toujours le mien. Quelque
parti que je puisse prendre , le doute
où je serois de n'avoir pas embrassé
celui qui vous auroit été le plus agréa-
ble , suffiroit pour me rendre à jamais
malheureuse , ou du moins m'empê-
cheroit de goûter aucune espece de
bonheur , par la seul idée qu'il man-
queroit peut-être quelque chose au

vôtre. Vous avez de la sagesse & des lumieres; l'expérience les rend plus sûres encore; c'est à vous seule à vous déterminer. Telle est ma résolution.... je ne saurois en avoir d'autres.

Bazeide dit ces mots d'un ton si décidé, que Belise vit bien qu'il étoit inutile d'insister davantage. Eh bien, ma fille, dit cette tendre Mere, puisque le choix que je te propose nous intéresse également, il est juste que nous le fassions de concert. Mais, pour que tu puisses te déterminer avec plus de prudence, je te laisse le tems d'y penser. Il est déjà tard; demain, tu me feras part de tes réflexions. Une heure après le souper qui fut simple & frugal, Bazeide embrassa sa Mere & la quitta, pour la laisser jouir d'un repos qu'elle auroit voulu lui procurer aux dépens du sien propre.

Cette fille sensible ne put s'y livrer

de toute la nuit; son cœur étoit encore trop agité par les divers transports qu'elle venoit d'éprouver. Les détails dans lesquels Belise étoit entrée, étoient présens à ses yeux, & eussent seuls suffi pour en écarter le sommeil. Mais un sentiment d'une autre espece, contribuoit encore à l'extrême agitation quelle éprouvoit. Dans le nombre des personnes qu'elle avoit vues aux Thuilleries, un jeune Cavalier avoit su fixer ses regards. Ce souvenir l'occupoit malgré elle, & l'émotion involontaire qu'elle avoit sentie en regardant cet inconnu, entretenue par le silence & par le calme de la nuit, remplissoit son cœur d'un sentiment trop délicieux, pour pouvoir aisément l'écarter.

Nos ames, disoit-elle, sembloient & se connoître & chercher à se réu-

nir . . . Mon trouble étoit trop grand , pour bien jouir du sien . J'ai pourtant distingué l'impression que je faisois sur lui , ainsi que la rougeur qui se répandoit sur ses joues Malgré le trouble de mon cœur , j'ai vu le sien tressaillir de surprise & de joie . Il ne pouvoit détourner ses regards de dessus moi , & je craignois de rencontrer ses yeux La tendresse y étoit peinte ; mais elle paroïssoit plus vive & plus animée que dans ceux de ma Mere . Les miens annonçoient sans doute plutôt la confusion que tout autre sentiment ; surtout , lorsque j'eus entendu quelques soupirs qui lui sont échappés Mais moi-même , d'où vient que je soupire ? Pourquoi mon cœur est-il ému , lorsque je me rappelle son image ? Quel est ce sentiment qui m'agite malgré moi , & dont je cherche en vain la cause ?

Cependant le souvenir des bienfaits de sa mere , effaçoit pour quelques instans ces idées , qu'elle s'efforçoit , mais en vain , de bannir entièrement ; & c'est ainsi que la nuit se passa .

Le lendemain , Belise renouvela à sa fille la proposition qu'elle lui avoit faite la veille . Celle-ci se renferma toujours dans les termes les plus pressans de la tendresse & du respect , & n'oublia rien pour arracher de sa Mere l'aveu du choix qui pouvoit lui être le plus agréable . Eh bien , ma fille , dit Belise , qui ne pouvoit plus résister à ses instances , pour que tu puisses te décider plus facilement , je vais te faire connoître les deux partis que je te propose . Je te dirai ce que je pense sur chacun d'eux , en te les représentant tels qu'ils sont , ou du moins tels que je les vois , d'après l'expérience que j'en ai moi-même .

Le Couvent est pour tous les états & pour tous les âges, une retraite honnête & respectée dans le monde. Nous y pourrons vivre librement, même à notre aise; & si tu en exceptes la contrainte d'une règle toujours nécessaire dans une maison où plusieurs personnes vivent en commun, nous y ferons plus à l'aise qu'ici. Cette inégalité de condition & de fortune, qui choque tant au dehors, y est moins sensible, ou pour mieux dire, ne l'est presque pas (1). Tu pourras peut-être y goûter les tendres épanchemens de la confiance, y connoître le prix de la douce amitié, & la cultiver avec succès; tu pourras y trouver quelquefois des Compa-

(1) Cela pouvoit être du tems de Belise; mais, depuis, les mœurs sont bien changées & la vanité a fait dans les Couvens, ainsi qu'ailleurs, de grands progrès.

gnes livres avec décence, douces & aimables sans fausseté, sages sans fard, en un mot d'une société agréable. Tu pourras t'y distraire par des amusemens variés, & y goûter peut être des plaisirs aussi innocens que solides.

Mais ces lieux consacrés au calme de l'ame & à la vertu, ne sont pas toujours tels qu'on se l'étoit promis; l'ennui & le dégoût habitent souvent ces aziles, & l'innocence y trouve quelquefois des écueils. Les vanités du monde & ses maximes, passent facilement à travers les barreaux & les grilles, & l'on n'y est pas toujours à l'abri de la corruption. Il s'y glisse de tems en tems un goût frivole, un ton de liberté qui dégénere quelquefois en licence, & qui annonce la perte ou la décadence prochaine des mœurs. Souvent, soit par défaut de vigilance, soit par l'impuissance d'y

remédier, on y laisse s'établir & s'enraciner les plus funestes abus. Je ne te parle pas de l'obligation où l'on se trouve de ménager tous les esprits; de la nécessité d'être sérieuse avec quelques personnes, de rire avec d'autres, même avec celles qui nous plaisent le moins; des désagrémens qu'on éprouve lorsqu'on n'a pas le bonheur de plaire à toutes: inconvenient qui bientôt nous expose aux attaques de la médisance ou aux traits de la calomnie. La jalousie, l'animosité, la haine, l'indifférence même n'y font que trop à craindre & toujours très communes. tant de gens sont incapables de s'occuper d'eux-mêmes, que c'est pour eux une espèce de nécessité de s'occuper des autres.

Enfin, on a souvent à craindre dans ces retraites, les dangers des Compagnies, la frivolité des occupations,

l'ennui & l'importunité des visites, le péril des liaisons, la liberté des jeux & des badinages, la familiarité des conversations, le vuide de l'oïveté, la contagion de l'exemple; que sçais-je? les amorces, peut-être, de la séduction & les appas du vice.

La campagne ne nous offre ni les mêmes plaisirs, ni les mêmes inconveniens; mais elle en a d'autres. On y est parfaitement libre & franchi de la contrainte du cérémonial & de l'étiquette. La gêne n'y tyrannise point les cœurs; l'art en est banni; la simplicité y regne; la nature seule y donne des loix; l'innocence, la pureté des mœurs & la vertu l'habitent par préférence & en rendent le séjour plus agréable; les plaisirs y sont toujours purs: mais je ne te le dissimule pas, ils y sont uniformes & peu variés. On y est souvent seul; mais on y vit vé-

ritablement, si l'on sçait vivre avec soi-même. Lorsqu'on a ce bonheur, on y coule des jours sereins & des nuits tranquilles. Enfin, mon enfant, le Couvent nous rapproche plus du monde; la campagne, de la nature.

L'un paroît plus agréable; l'autre est plus sûr. Le premier nous offre une société qui peut nous être utile; le second nous soustrait aux dangers & aux désagrémens auxquels nous pourrions être exposées. Pour terminer enfin, on peut trouver le bonheur dans chacun de ces deux partis; mais il me paroît plus assuré & plus inaltérable dans le dernier.

Bazeide n'avoit point attendu que sa mere achevât pour se décider; elle avoit beaucoup de goût pour la campagne, & n'avoit osé le faire paroître, de peur de gêner celui de Belise. Alors, assurée que ses desirs

étoient conformes à ceux de sa Mere; elle se pencha tendrement vers elle, & en s'appuyant sur son sein: oui, ma Mere! s'écria-t-elle, nos ames sont faites pour sentir & pour aimer les mêmes choses! Allons à la campagne; je n'y puis qu'être heureuse auprès de vous.

Belise écoutoit sa fille avec plaisir, & lui rendoit toutes les caresses qu'elle en recevoit, lorsqu'elle entendit quelqu'un qui sembloit heurter à sa porte. Elle ouvre, & voit un jeune homme qui frappoit avec violence à la porte voisine. Alors elle ferme la sienne & se retire dans son appartement. Mais à peine a-t-elle repris sa place auprès de Bazeide, qu'elle entend le bruit redoubler, & ce bruit n'est interrompu que par des sanglots & des cris douloureux. Elle prête l'oreille, & ne doute pas que Rozette (c'étoit le

nom d'une voisine , qu'elle aimoit) ne soit exposée à la brutalité du jeune furieux qu'elle avoit vû à sa porte. Mais elle en est convaincue , lorsqu'elle entend ces mots que cette infortunée prononce d'une voix à demi éteinte ayez pitié de moi ! . . . Je me meurs ! . . . Ah j'expire ! Belise , alors , loin de consulter sa timidité naturelle , & n'écoutant que son humanité & son courage , ouvre brusquement la porte de la chambre où elle avoit entendu du bruit , entre avec Bazeide , & voit leur jeune voisine étendue sur le plancher , sans connoissance & donnant à peine quelques signes de vie.

Dans la juste indignation qui l'anime , Belise se hâte d'arrêter le bras de cet homme barbare , & de se saisir d'une canne , que celui-ci lui abandonne sans efforts.

Comment se peut-il , lui dit Belise , que vous ayez la cruauté de maltraiter ainsi une innocente créature , sur laquelle je ne vous connois aucun droit ? . . . Ah ! Madame , s'écria le jeune homme , quel intérêt pouvez-vous prendre à une malheureuse qui me rend le plus infortuné de tous les hommes ? qui a rompu les liens les plus sacrés de la nature & de l'amour ? & qui se sert de mes propres bienfaits , pour me plonger le poignard dans le sein ?

A ces mots , qu'il n'articuloit qu'avec peine , il demeure immobile , jette les yeux sur la victime de ses emportemens , les fixe ensuite vers le ciel , & se conduit , en chancelant , vers les pieds d'un lit , où il tombe , en s'écriant : Ciel ! qu'ai-je fait ? Est-il malheur égal au mien ?

Belise profite de l'évanouissement

du jeune homme, pour donner à Rozette les secours que son état exige. Bazeide l'aide à relever cette fille, qu'elles portent dans leur appartement, où elles se renferment avec soin.

Après s'être bien assurées que les playes de la jeune personne n'étoient point aussi dangereuses que d'abord elles l'avoient craint; Belise qu'un sentiment intérieur attachoit, sans qu'elle sçut pourquoi, à cette fille, la voit avec plaisir revenir à la vie & pousser un cri douloureux.

Le jeune homme, égaré, quitte la chambre de Rozette, accourt, frappe chez Belise, qui d'abord feint de ne point l'entendre; mais qui dans la crainte que sa violence ne l'emportât à quelques nouveaux excès, entrouve enfin sa porte, & le voit, avec étonnement, plongé dans la douleur la

plus profonde: ah Madame! (s'écria bientôt le jeune homme) ayez pitié du plus infortuné des humains.... Que fait Rozette? Qu'est-elle devenue?... Que t'importe? lui répondit Belise, avec indignation. Est-ce à son bourreau à s'intéresser encore à son sort? Malheureux! Puisque tu voulois la faire périr, pourquoi lui ménager une mort aussi lente que douloureuse?... Madame! interrompit-il, je suis encore plus à plaindre qu'elle; ses maux sont maintenant les miens.... Voyez en moi, de tous les Amans le plus tendre, le plus jaloux, le plus cruel, & cependant le plus humilié des criminels emportemens dont vous venez d'être témoin.... Hélas! quels que soient les motifs qui m'ont armé contre Rozette; mon cœur ne sent pas moins tout l'excès d'une lâcheté, que

"le roman de Belise"

nom. rien ne sçauroit excuser Craignez tout de mon désespoir, Madame! ou permettez que j'aïlle expier mes fureurs, aux pieds de ma victime.

Il dit ces mots avec cette énergie que le repentir seul peut inspirer. Mais Belise fut inexorable. Elle craignoit que sa présence n'irritât la douleur de Rozette, n'empirât son état; & le jeune homme fut contraint de se retirer.

Rozette passa la nuit avec une fièvre violente. Elle parut se calmer le lendemain; & au bout de trois ou quatre jours, elle eut la force de se lever. Comme elle craignoit d'être à charge, ou du moins de gêner sa bienfaitrice, elle lui demanda la permission de retourner dans son appartement. Mais Belise s'y refusa: je ne laisserai point, lui dit-elle, mon ou-

vrage imparfait, & je ne sçaurois consentir à vous voir exposée à de nouveaux emportemens de cette espece.

On s'intéresse toujours aux malheurs de ses semblables, surtout lorsqu'on a pû les soulager. Nos bienfaits même font un nouveau lien qui nous attache aux infortunés. Ce sentiment si naturel, engagea Belise à demander à Rozette le sujet des emportemens de ce jeune homme. Rozette, embarrassée, hésita quelques momens. Mais l'obligation où elle se trouvoit de répondre à la confiance & aux bontés de Belise, lui arracha enfin des aveux qu'elle ne fit qu'en rougissant.

Je suis née, dit-elle, dans un petit Village, à deux lieues de Tours, de parens distingués par leur naissance; mais d'une fortune bornée. Après

avoir été privés, pendant les quatre premières années de leur mariage, du doux plaisir d'avoir des enfans, je vous laisse à juger de la joie que leur causa ma naissance. Mon pere étoit naturellement doux, affable, bon & sensible; mais foible & facile; & il m'auroit perdue par trop de complaisance, si ma mere ne l'eût tempérée par un peu de sévérité.

Mes parens avoient peu de bien; il leur fut impossible de me donner une éducation conforme à ma naissance; je n'en eus d'autre que celle qu'on peut recevoir à la campagne. Je l'ai senti, principalement à Paris, où le ton & la façon de vivre sont si opposés à l'uniforme simplicité de nos Provinces. Une de mes tantes, qui demouroit à Tours, me demanda à mes parens. Quoiqu'il leur en coûtât beaucoup de me perdre, ils y

consentirent, dans l'espérance que je pourrois me former auprès d'elle. Je cherchois sincèrement à lui plaire, & j'y parvins au point de mériter son estime. Après trois ans de séjour chez ma tante, j'appris avec douleur que mes parens me rappelloient chez eux, (ajouta Rozette en rougissant) J'avois une inclination... J'aimois... J'étois aimée... Ciel, que je le paye aujourd'hui!... La maison de ma tante étoit exactement située vis-à-vis de l'appartement d'un jeune homme, qui étoit venu voir un de ses oncles. C'est celui qui... Celui que vous venez de voir, Madame; son nom est Emerie, celui d'une terre considérable, & le Comte de Saint Amé est son pere... Le Comte de Saint Amé? dit Belise, avec une émotion involontaire... Qui Madame, répondit Rozette.

J'eus le malheur de plaire à son fils, & je sentis qu'il avoit fait la même impression sur moi. C'est l'époque de mes malheurs. J'écoutai trop cette passion enchanteresse; je ne vis, dans mon égarement, qu'un goût légitime, consacré par la nature; & sans rien prévoir de ses funestes suites, je m'abandonnai toute entière au torrent qui devoit m'entraîner à ma perte. Il fallut, cependant, suivre ma mere, & quitter mon Amant. La mort, pour comble de malheur, me ravit peu de tems après cette mere, & je ne tardai pas à apprendre que mon pere alloit prendre une autre épouse. C'étoit une jeune Veuve, qui n'avoit d'autre mérite que celui d'une figure agréable & d'une fortune un peu au-dessus de la nôtre; d'ailleurs la plus méchante & la plus dangereuse des femmes, & qui m'en

donna bientôt les plus funestes preuves.

Je n'eus point à me plaindre de sa conduite, pendant les huit ou les dix premiers jours de son mariage. Elle eut pour moi beaucoup d'attentions & d'égards. Cette contrainte étoit nécessaire aux vues qu'elle avoit de s'attirer entièrement la confiance de mon pere. Je fus séduite; je crus ses sentimens sinceres, & devoir rougir des miens. Elle sut enfin se déguiser au point qu'elle me fit repentir d'avoir été si facile à me livrer aux impressions qu'on m'avoit données contre elle; mon coeur changea, la haine y fit place à l'amitié, & j'y sentis renaître la douceur de la confiance avec les transports de la joie.

O ciel! parmi tant de faveurs que nous devons à ta bonté, pourquoi ne nous as-tu point accordé celle de pour

voir lire dans les cœurs, & d'en apprécier les sentimens? . . . Oui, Madame, je l'aimai & lui livrai mon ame toute entiere.

L'illusion ne dura pourtant pas. Je vis bientôt que mon pere n'écouloit qu'elle, & qu'insensiblement elle m'avoit perdue dans son esprit. Il y avoit longtems que je n'avois vu Emerie & j'en étois dans un chagrin mortel, lorsque je le vis arriver. Je ne l'aurois pas reconnu, si l'amour eût moins profondément gravé tous ses traits dans mon cœur : il étoit maigre & pâle ; il me fit succinctement le récit d'une longue maladie qu'il avoit eue, & que moi seule avoit occasionnée. Je ne lui épargnai pas les plus tendres reproches de s'être mis en chemin dans un si grand état de foiblesse. Il falloit mourir de langueur, me dit-il, où te voir, ma chere Rozette.

zette. Je le pressai d'aller prendre du repos, car il en avoit extrêmement besoin ; & il étoit si fatigué, qu'il eut toutes les peines du monde à se rendre chez un Gentilhomme du voisinage qui lui avoit quelques obligations, & chez lequel il fut convenu que nous pourrions nous voir.

Il ne me fut pas difficile de l'aller joindre chez Desjardins, (c'étoit le nom du Gentilhomme), sous prétexte de rendre une visite à sa fille. Elle étoit mon amie, & je ne balançai pas à lui faire confiance de mon inclination. Elle m'en avoit fait, quelques jours auparavant, une semblable. Je fis part à Emerie de ma situation & de mes peines domestiques. Il les partagea bien sincèrement, ce qui me les rendit moins sensibles & m'inspira un nouveau courage pour les supporter. Mais j'abu-

fai trop de la facilité que j'avois de l'aller voir pendant le tems qu'il devoit passer chez Desjardins. Mon affectation de disparoître tous les jours de la maison paternelle, & mes assiduités chez mon amie, furent remarquées de ma Marâtre, qui étoit naturellement soupçonneuse; elle y présuma quelque mystere, vint me chercher deux différentes fois chez Desjardins, vit Emerie, & ne m'en parla pas.

Lorsqu'il fut parfaitement rétabli, je lui proposai de se rendre avec Desjardins & mon amie, le Dimanche suivant, chez un de mes cousins, qui demouroit dans notre voisinage, & qui nous avoit invités à l'occasion de la fête du lieu. Emerie aime la danse presqu'autant que moi. Il accepta la partie avec le plus grand plaisir. Après le dîné, nous dansâ-

mes long-tems ensemble, & ma Marâtre ne nous quitta pas. J'ignore si nos yeux nous trahirent; mais ses soupçons devinrent pour elle des certitudes. Elle dissimula long-tems & ne fit à personne la confidence de ce qu'elle croyoit sçavoir. Mais, Madame, quelle fut ma surprise, lorsqu'elle me reprocha mon inclination pour un jeune homme, que je faisois venir, disoit-elle, de Tours!

Je crus ne devoir point répondre à ce propos; & mon silence, qu'elle crut méprisant, l'irrita au point, que ses cris ayant attroupé un grand nombre de voisins, elle goûta le barbare plaisir de me noircir dans leur esprit, & de m'acabler de tous les noms odieux dont frémiroient les femmes les plus faites pour les mériter. Mon pere, qui arriva dans ce moment, également animé par les

Dij

imputations de sa femme, me maltraita assez cruellement pour faire croire aux assistans que ma Marâtre avoit raison, & pour me faire regarder comme flétrie de tous les vices dont elle m'avoit accusée. Emerie n'ignora pas la plus légère circonstance de ce qui s'étoit passé, & lorsqu'il me fut possible de le revoir secrettement, il me proposa de me soustraire à des malheurs qui étoient parvenus à leur comble. Cette proposition me choqua d'abord; mais il l'appuya de tant de raisons, qu'il parvint à la rendre à mes yeux moins révoltante. Il reçut, dans ce tems la même, une lettre de son pere, qui lui ordonnoit de se rendre à Paris. Il se hâta de me la communiquer & me sollicita vivement de le suivre. Il me promit de me traiter comme sa propre sœur; me jura l'amour le plus tendre, une fidélité inviolable; prit

la nature entiere à témoin de ses promesses, & exigea que je m'engageasse à lui par un pareil serment. Je le prononçai sans répugnance, ou pour mieux dire, je ne fis que renouveler celui que mon cœur avoit déjà fait tant de fois. Mais de nouvelles circonstances acheverent de me décider. Mon pere avoit une cousine, dont j'ai oublié le nom, qui étoit depuis longtems en procès à l'occasion d'un fief assez considérable, dont un parent de ma Marâtre lui disputoit injustement la propriété. Après avoir fait des recherches infinies pour se procurer les titres qui établissoient son droit, cette cousine avoit appris qu'ils étoient parmi ceux de notre famille... (Quelle conformité! (dit Belise, tout bas.) Elle écrivit en conséquence à mon pere, de les lui envoyer, & attendit ce service de sa

part avec d'autant plus de confiance, qu'elle lui en avoit rendu de plus signalés. (C'est elle ! ajouta intérieurement Belise , je ne me trompe pas.)

Mon pere, continua Rozette, saisit avec empressement cette légère occasion de reconnoître les bienfaits qu'il avoit autrefois reçus de sa cousine. Il chercha les titres & les trouva, malgré les mesures artificieuses, que ma Marâtre avoit prises pour le troubler dans ses recherches. Elle fit des efforts incroyables, pour empêcher qu'on les envoyât. Mais mon pere, après avoir opposé à toutes ses représentations ce qu'il devoit à la reconnoissance, elle se borna à lui demander la permission d'envoyer elle-même les titres, pour s'en faire un mérite auprès de cette même cousine. Mon pere a l'ame franche; il les lui confia. Mais la perfide profita de son absence pour les jeter

au feu. J'arrivai dans l'instant même & voulus les sauver; mais il étoit trop tard.

Ah ! je n'en doute plus, s'écria Belise, je la reconnois à ces traits. Quoi, ajouta-elle, en étendant les bras, quoi ! ma chere Rozette, tu es donc la fille de *Flavoni*? Quoi ! c'est son enfant que j'embrasse? ... Madame, (s'écria Rozette) vous êtes donc cette respectable cousine, de qui mon pere a reçu tant de bienfaits? Quoi ! c'est vous à qui il est redevable de son existence, de sa liberté, de sa vie, & de bien plus encore que tout cela, de son honneur injustement flétri? Ah ! que je baise mille fois vos généreuses mains ... Mais, Madame, ajouta-t-elle, en se précipitant à ses pieds, dans quel état vous voyez maintenant sa fille ! De quel oeil pouvez-vous regarder une

malheureuse qui s'est couverte de mépris ; qui a deshonoré par son évafion , & fes erreurs , le fang dont elle fort ? Ah Madame ! après les bontés & l'amitié que vous m'avez témoignéés , je fens que j'en ai trop dit pour votre repos. Le fort n'achevera-t-il jamais d'épuifer fur moi fon courroux ? Pourquoi faut-il qu'il m'ait réfervée au rôle affreux de faire rougir & d'affliger tout ce que j'aime ? ... Leve-toi , dit Belife , avec douceur , leve-toi , ma chere niece ! ... Je rends graces au ciel de ce qu'il m'a choife pour te confoler dans tes infortunes , & pour te tenir lieu de mere.

Rozette fe livra à tous les transports que la reconnoiffance lui infpiroit ; & pour fatisfaire la vive impatience de Belife , continua ainfi fon récit. Excedée enfin par tous les mauvais traitemens que j'éprouvois
de

de ma Marâtre , j'étois décidée à révéler à mon pere l'usage infâme qu'elle avoit fait des titres qu'il lui avoit remis. Mais je fentis qu'il étoit inutile & peut-être dangereux de lui annoncer un malheur fans remede , & qui lui auroit caufé le plus violent chagrin. Ma tendrefse m'imposa filence. Ma Marâtre le garda auffi de fon côté. Mais elle me craignoit ; ce fentiment ajouta encore à fa haine , & j'en vis bientôt les effets. Une foupe que je mangeai , quelques jours après , ne tarda pas à me jeter dans des convulfions terribles. Un Chirurgien , qui fut appellé , ne cacha point qu'il me croyoit empoifonnée. Je fentis d'où partoît le coup. J'eus pourtant la prudence de me taire , & les remedes me guérèrent. On ne peut jouer la douleur plus naturellement que le fit alors ma Marâtre ; mon

pere & le Chirurgien même, pouvoient à peine la consoler. Je perdis, à peu près dans ce même tems, la tante que j'avois à Tours. Emerie, que j'instruisis de ce qui s'étoit passé, me fit alors les plus vives instances pour m'engager à partir; & sans attendre mon consentement, profita du trouble où j'étois pour me conduire dans une chaise de Poste, qui l'attendoit à quelque pas de-là.

Je ne sçaurois vous exprimer, Madame, combien cette démarche me couta: mon agitation étoit parvenue au point, que mon Amant fut obligé de me porter dans la voiture, & la diligence du Postillon me fit bientôt perdre de vue la maison paternelle. Chaque pas qui m'en éloignoit, m'arrachoit des sanglots, faisoit couler mes larmes. Emerie m'offrit des consolations inutiles; les malheurs

auxquels il vouloit me soustraire, me paroissent supportables, en comparaison de l'horrible perspective qui s'offroit à mes yeux.

J'arrivai enfin, sans m'en apercevoir, dans un Bourg à quatre lieues de chez moi. Mon premier soin fut de monter précipitamment à la chambre qui m'étoit destinée, pour m'y livrer sans contrainte à la douleur qui m'accabloit. Dès qu'Emerie me vit un peu plus tranquille, il me demanda la permission d'aller à Tours, pour mettre ordre à ses affaires, & pour se préparer à son voyage de Paris. Il fut deux fois, dans cet intervalle, chez mes parens, affecta de se montrer partout, & demanda avec empressement de mes nouvelles. L'avouerai-je, Madame! Son retour me fut d'autant plus agréable, que je l'aimois sincèrement, & qu'il étoit deve-

nu à mes yeux, mon unique ressource.

Nous partîmes le lendemain, pour Paris. Il m'apprit qu'on m'avoit fait chercher partout; qu'on avoit fait les informations les plus exactes, & que dans la crainte qu'on ne découvrit où j'étois, il avoit fait courir secrètement le bruit, par le moyen de mon amie, que j'avois pris la route d'Angers, pour me rendre à Bordeaux; il ajouta, que tout le monde attribuoit ma fuite à ma Marâtre; qu'on l'accusoit publiquement de m'avoir mise au désespoir, & d'avoir tenté de m'empoisonner. Mais il ne me dit point que mon pere étoit tombé malade de chagrin, & que l'on craignoit pour ses jours.

En arrivant à Paris, je pris le logement où vous me voyez encore. Il en chercha un dans le voisinage pour être plus à portée de moi. J'étois sans ar-

gent; il prévint l'aveu qu'il falloit nécessairement lui en faire. Je me défendis de recevoir la bourse qu'il m'offroit, sous prétexte que mon travail suffiroit pour me nourrir; il s'y opposa fortement. Je me vis enfin réduite à la fatale nécessité d'accepter ses bienfaits; & ma rougeur, ainsi que la façon dont il vient d'agir avec moi, ne vous disent que trop quelles en furent les funestes suites!

Depuis cette fatale époque son amour ne s'est point refroidi; mais il a changé de forme. Au lieu d'un Amant respectueux, tendre, complaisant, j'en ai vu en lui qu'un Maître, qui m'aimoit à la vérité, mais aussi exigeant que sévère. Il a soupçonné que je pourrois avoir pour un autre la même foiblesse dont il s'étoit prévalu; il a osé croire que son bonheur pourroit être partagé. J'ai, à l'instant, re-

connu mon erreur : mais il n'étoit plus tems. J'avois déjà perdu l'empire que j'avois sur son cœur ; il n'étoit plus possible de le reprendre : la vertu seule auroit pû me le conserver , & je n'en avois plus. D'ailleurs, ma première chute, avoit rendu les autres nécessaires. Je redoublois envain, pour lui d'attentions. Ma faute me le rendoit plus cher encore. Je l'aimois avec excès ; je craignois qu'un moment de dégoût, ou de caprice, ne l'éloignât pour toujours ; & si j'avois eu ce malheur, ma mort l'eût bientôt terminé. Mais vous allez voir, Madame, un nouvel exemple de la fatalité qui me poursuit. Je passois, un jour, dans une rue où je rencontrai & reconnus un de mes cousins, avec lequel j'avois été élevée, qui par conséquent m'étoit cher. J'eus l'imprudence de lui donner mon

adresse, mais en lui faisant promettre de ne jamais avouer qu'il m'eût vue, ni de dire à personne où je logois. Il servoit dans un Régiment d'Infanterie ; il vint me voir, en habit d'uniforme ; & il me serroit dans ses bras, lorsqu'Emerie entra. Tous les traits de la fureur se peignirent sur son visage ; & je me hâtai de congédier mon parent, sous quelque prétexte dont il ne dut pas être content.

Dès que nous fûmes seuls, je me vis en butte aux reproches & aux soupçons les plus humilians de la part d'Emerie. Mes pleurs, ni mes sermens, ne purent le convaincre de mon innocence, & il ne me quitta, qu'après une promesse de ma part, de ne jamais revoir celui qu'il appelloit mon prétendu cousin. Dès ce moment, il voulut être instruit de tous mes pas, & j'ai sçu, depuis, qu'il

avoit mis auprès de moi des espions pour veiller sur ma conduite & sur mes moindres démarches.

Ainsi je fus, sans le savoir, exposée à la merci de ces âmes viles qui, excitées par l'appas du gain, & pour s'attirer de plus en plus la confiance de ceux qui les employent, sont capables de présenter, sous un faux jour, les actions les plus innocentes. Heureusement, leurs rapports m'étoient toujours favorables!

Ma conduite fut si exempte de soupçons, que ceux d'Emerie se dissipèrent. Je le revis tranquille; les transports de l'amour succéderent aux agitations de la crainte; le calme de son âme le rendit à la mienne, & je fus tranquille, autant qu'on peut l'être, avec des remords. Mais ce bonheur ne fut qu'un songe; l'infortune étoit attachée à mes pas, il falloit remplir ma destinée.

Je reçus, un jour, une lettre de mon parent, qui me disoit être très-dangereusement malade, sans aucune ressource, & qui me prioit de vouloir bien lui avancer quelque argent.

Mon premier mouvement, fut de lui en porter. Mais je me rappelai la promesse que j'avois faite à Emerie, & je courus à sa demeure pour lui faire part de la lettre que j'avois reçue. Il étoit, malheureusement, parti. Après l'avoir long-tems attendu, je priai son hôtesse de lui dire que j'avois une affaire de la dernière importance à lui communiquer, & qu'il me trouveroit chez moi. Mais Emerie n'y étant point arrivé, je cédai à l'inquiétude que m'inspiroit la situation de mon parent, & crus pouvoir risquer de sortir un instant, pour lui porter quelques secours. Emerie qui, en entrant chez lui, avoit appris que

j'étois venue l'y demander, avec beaucoup d'empressement, se rendit chez moi en diligence, y arriva à l'instant même que je venois de fortir; & vous venez, Madame, d'être témoin des fureurs qu'ont occasionnées les nouveaux soupçons d'un Amant, que l'excès de sa jalousie aveugle, & dont pourtant je ne suis pas moins adorée!

L'ingénuité & la candeur avec lesquelles Rozette avoit fait ce récit, n'avoient pû inspirer que l'intérêt le plus sensible. Belise ne vit, en effet, en elle, qu'une jeune infortunée, qui devoit moins sa perte à son aveuglement & à ses passions, qu'à la fatalité des circonstances où elle avoit été exposée.

O Ciel! s'écria-t-elle, que la vie est accompagnée de maux! que de routes conduisent à l'infortune, tandis que celle du bonheur est aussi rude qu'escarpée! Allons, ma chere Rozet-

de terminer

te, ajouta-t-elle, en la ferrant dans ses bras, rappelle ton courage; cette époque est peut-être celle de la fin de tes disgraces; & si tu veux te livrer à mes soins, on peut encore les réparer.

C'est ainsi que par-la Belise; son âme noble & sublime, ne connoissoit pas cette indigne pitié, qui ne produit que des sentimens stériles, & qui aggrave quelquefois les maux, au lieu de les soulager. Ramener Rozette à son devoir, faire revivre en elle les sentimens de vertu dont elle s'étoit écartée, lui apprendre à sçavoir encore s'estimer elle-même, fixer la fortune en sa faveur; tels sont les projets que forma Belise. Elle entrevit bien des obstacles; mais ils ne l'étonnerent pas. Convaincue que Rozette aimoit éperduement Emerie, Belise ne chercha point à éteindre cette passion, & ne s'occupa qu'à la mieux régler. Le succès lui sem-

bloit douteux , mais non pas impossible : elle connoissoit la marche du cœur , & joignoit à ces lumieres le sang-froid nécessaire pour le juger & le conduire. Elle enseigna à Rozette la route qu'elle devoit suivre , & la fermeté avec laquelle elle devoit agir à l'égard d'Emerie, sans cependant le rebuter. Le pis aller, dit-elle, seroit de le perdre ; & il vaut mieux , ma chere Niece , que tu sois quelque tems malheureuse avec moi , que de l'être avec lui toute la vie.

La premiere condition qu'elle lui imposa , fut de ne jamais sortir seule , & de ne jamais parler en particulier à Emerie. Le tête-à-tête t'a été funeste , lui dit-elle : il faut l'éviter avec le plus grand soin. Roidis ton âme contre sa propre foiblesse ; apprends à te garantir des pièges qu'elle a pû t'offrir. Tu le dois, pour

justifier mes soins. L'aveuglement qui t'a égarée est , en quelque façon , ton excuse ; mais tu n'en aurois plus , si tu te mettois dans le cas d'en avoir besoin de nouveau ; une seconde faute prouveroit que tu ne méritois pas d'indulgence pour la premiere. J'afflige peut-être ta sensibilité ; mais c'est pour l'armer contre les dangers auxquels elle t'a exposée.

Rozette, frappée de ces réflexions, rougit, baissa des yeux qui se couvroient de larmes , & fit à Belise les promesses les plus propres à la rassurer.

Bazeide n'avoit pas entendu la fin du récit que Rozette venoit de faire ; différentes occupations l'en avoient empêchée. Belise fut la rejoindre , dès que sa fille eût achevé de prendre sa leçon de Musique. Réjouis-toi , lui dit-elle , ma fille , & partage ma

joie ! Cette fille infortunée , cette Rozette qui nous étoit si chere , nous le devient encore plus par les liens du sang. C'est enfin cette même cousine , dont je t'ai si souvent entretenue ; c'est la fille de *Flavoni* ! Bazeide , qui ignoroit jusqu'au véritable nom de sa mere , & qui de tous ses parens n'avoit entendu parler que de *Flavoni* , & de sa fille , ne put retenir un mouvement subit de surprise & d'indignation. Quoi , ma mere ! s'écria-t-elle , Rozette auroit reçu le jour de *Flavoni* , de ce parent aussi ingrat que perfide , à qui le sang & les bienfaits ? Arrête ! lui dit Belise , arrête , & ne me forces pas à rougir , de nouveau , de mon injustice. Si j'eusse été moins facile à réaliser dans mon esprit des soupçons que je croyois fondés , contre un parent aussi malheureux que respectable ; & si , dans

l'indiscret épanchement de mon cœur , je ne t'avois pas fait des confidences dont je me repentois un instant après , je me ferois épargné la confusion que j'éprouve. Ciel ! à quel point l'intérêt , ce grand mobile des actions humaines , a été capable de m'aveugler ! Ma fille , *Flavoni* n'a rien négligé pour me rendre le service que je lui demandois ; & l'assurance que j'ai maintenant de son zèle , est pour moi un nouveau reproche de la foiblesse avec laquelle j'ai osé le calomnier dans mon cœur & dans le tien. Cherchons à l'en dédommager , en rendant à sa fille ce qu'il a voulu faire pour nous. Ah ! ma mere , ma mere ! repartit Bazeide , que ne vous dois-je point , pour avoir dissipé mon erreur ? car je sens que mon cœur n'auroit jamais pû se résoudre à mépriser Rozette. Non , il

ne m'auroit pas été possible de faire retomber sur la fille, la haine & le mépris que j'avois conçus pour le pere.

Que dis-tu , ma fille ? s'écria Belise , en l'interrompant. Quand *Flavoni* auroit été aussi ingrat que nous avons eu tort de le croire ; qu'auroit de commun sa conduite, avec les malheurs de *Rozette* ? L'humanité & le sang réclameraient-ils moins leurs droits , en faveur de cette infortunée ? Ah ma fille ! qu'il est beau de se venger de ses ennemis par des bienfaits , & de les faire rougir de l'injustice de leurs procédés par la générosité des nôtres ! Il n'y a que la grandeur d'âme qui en soit capable. Rendre service à ses amis ; c'est s'obliger soi-même ; & l'âme la plus vile , oseroit à peine s'en faire un mérite : mais il n'appartient qu'à la vertu d'épurer & d'ennoblir nos ressentimens

sentimens & de servir elle-même d'instrument à notre vengeance. Que j'estime , que j'honore la mémoire de celui dont les soupirs étoient des vœux , pour des ennemis dont il périssoit la victime ! Qu'il y avoit de grandeur d'âme dans ce héros Citoyen , qui , expirant sous les coups d'une main qui lui avoit toujours été fatale , souhaitoit à son assassin les années dont il venoit de trancher le fil , afin qu'il eût le tems de se repentir ! C'est sur de pareils exemples , que nous devons former nos cœurs à la vengeance. Mais nous ne sommes pas ici dans ce cas-là. C'est à nous , au contraire , à venger *Rozette* de la témérité de nos soupçons. Viens donc , ma fille , (en la conduisant par la main ,) viens lui témoigner le plaisir que tu ressens de te voir réunie avec elle ; il ne faut pas moins que notre

amitié, pour soutenir son ame découragée par les revers. Alors, en appelant Rozette : approche, mon enfant, lui dit-elle, c'est une cousine, c'est une sœur, c'est une amie que je te présente ; puissiez-vous avoir l'une pour l'autre, autant d'amour que j'en ressens pour chacune de vous ! Belise parloit encore, tandis que Bazeide & Rozette se tenoient mutuellement embrassées, & se combloient des plus tendres caresses. Cependant Emerie, instruit que le jeune Officier qui avoit fait naître ses soupçons, étoit véritablement le cousin de Rozette, lui envoya, au nom de sa cousine, tout l'argent nécessaire pour sa maladie. Il étoit dans la plus grande impatience de réparer ses torts à l'égard de Rozette, & lui avoit écrit plusieurs lettres, qui toutes étoient demeurées sans réponse. Il s'étoit mêm-

me présenté nombre de fois à la porte de Belise ; mais elle l'avoit renvoyé durement, avant que d'être instruite de l'histoire de sa niece ; & n'en avoit pas été depuis moins inexorable, quoiqu'elle eût mis un peu moins de dureté dans ses refus. Il ne s'étoit pas rebuté. Belise l'ayant un jour entendu frapper à sa porte, fit passer Rozette dans un cabinet voisin, & lui défendit de paroître avant qu'on l'appellât. Emerie étoit dans le plus grand abattement ; il portoit sur son visage tous les symptômes de l'amour réduit au désespoir. Elle en tira un bon augure. Il ne s'agit plus, dit-elle intérieurement, que de lui faire envisager sa réconciliation avec Rozette, comme la faveur la plus signalée.

Que demandez-vous encore ici ? lui dit Belise d'un ton ferme & sé-

vere ? Hélas ! répondit le jeune homme , vous le savez, Madame & si . . . si Rozette Rozette ! reprit Belise , avec chaleur. Quoi ! ma maison ne pourra lui servir d'asyle , contre vos persécutions ! . . Ah ! Madame , je viens expirer à vos pieds & aux siens , de repentir & de douleur. Eh bien ! dit-elle , en refermant sa porte ; délivrez-la , par votre mort , d'un tyran qui fit tous ses malheurs ; mais épargnez-lui l'horreur de vous voir.

La foudre eût moins effrayé Emerie. Il se laissa tomber sur les marches de l'escalier. Rozette , qui craignoit de le perdre par trop de rigueurs , n'étoit pas plus tranquille , & Belise la trouva mourante dans les bras de la tendre Bazeide , qui fortifioit son a mie contre les horreurs de la crainte. Emerie poussa des gémissemens &

des sanglots , que Belise feignit de ne pas entendre. Bazeide , à la priere de sa cousine , en avertit , en tremblant , sa mere. Eh bien , répondit-elle , à la bonne heure ; il faut qu'il verse bien des larmes , pour essuyer celles qu'il a fait répandre : Il seroit tenté d'abuser trop tôt du pardon , s'il l'obtenoit si vite . . . Ah ! Madame , s'écria Rozette , dont l'inquiétude augmentoit , à chaque instant , vous connoissez peu mon Amant ; sa sensibilité , ne pourra longtems résister à de si cruelles épreuves.

Tel est donc , lui répondit Belise , l'effet de vos promesses ? . . . Tenez , Mademoiselle , voilà ma clef ; allez-vous même l'accueillir. Mais tremblez qu'un retour si prompt , ne soit suivi du plus long repentir. Ah ! Madame , repliqua Rozette , en se jettant à ses pieds , ayez pitié d'une infortu-

née, qu'un reste de foiblesse égare... Je l'abandonnerois mille fois, plutôt que de perdre votre estime. Belise la releva, avec bonté, & lui dit : sois plus tranquille, mon enfant ; c'est ton bonheur que je prépare.

Cependant, soit que Belise crût avoir assez éprouvé Emerie ; soit qu'elle craignit pour la santé de Rozette ; elle revint à la porte & trouva le jeune homme, dans les convulsions du désespoir. Pourquoi, lui dit-elle, vous obstiner à demeurer ici ? & quelle peut être votre espérance ? — D'y mourir & de mériter au moins votre pitié. — Je plains déjà la passion qui vous égare & que vous nourrirez je crois, envain. — Envain Madame ! . . . Rozette m'a donné sa foi . . . & les engagemens les plus solennels. — Oie les réclamer ces engagemens ! Ne les a-tu point rompus ?

Vas, tu n'est qu'un vil séducteur, qui, non content d'avoir corrompu l'innocence, après l'avoir arrachée à ses parens, l'as rendue non seulement la victime de tes passions, mais encore celle de ta barbarie.

Emerie, sans lui rien répondre, avoit déjà tiré son épée du fourreau, & se disposoit à s'en frapper ; lorsque Belise, épouvantée, se mit en devoir de l'arrêter. Jeune insensé, s'écria-t-elle, que vas-tu faire ? — Mourir . . . ou voir Rozette — Eh bien ! vois-la, puisqu'il faut t'épargner un nouveau crime.

Emerie, en la revoyant, ne put résister aux transports qui agitoient son ame. Il s'élança vers elle ; l'éclair n'est pas plus prompt. Arrête ! lui dit-elle, d'une voix émue & d'un ton que le cœur démentoit. Arrête, cruel ! . . . Espere-tu, que j'embrasse mon bourreau ? Ne m'as-tu pas ap-

pris toi-même , par tes procédés ; que l'amour indigné se change quelquefois en fureur ? A ces mots , Emerie , pâle & tremblant , se précipite aux genoux de Belise , les tient étroitement embrassés , les arrose de ses larmes. Ah , Madame ! lui dit-il , vous pouvez seule la fléchir , & l'engager à pardonner mon crime. Ah , Madame ! étendez sur moi vos bienfaits , & que je vous doive bien plus encore que la vie !

Je le veux bien , lui dit Belise ; votre retour paroît assez sincère , pour que je m'intéresse à vous. Mais vous ne serez à mes yeux que le plus lâche des humains , si jamais vous démentez les soins que je veux bien encore me donner. Viens , Rozette , & répons-moi avec sincérité....

Te sens-tu capable d'oublier les torts de ton Amant ? Hélas ! Madame , dit

dit Rozette en soupirant , pourrois-je haïr ce qui vous intéresse ? Qu'il sache , cependant , que ce n'est qu'à condition qu'il sentira le prix de vos bienfaits. A ces mots , Emerie quitta Belise pour voler à Rozette , dont il baisa les mains avec transport Belise fit signe à Rozette , de le relever ; & s'adressant à Emerie : Vous réparerez vos torts , lui dit-elle , plus facilement que vous ne le croyez , si vous redoutez d'avilir l'objet de votre amour , & si vous apprenez à vous estimer vous-même , en honorant un choix dont vous devez être flatté Embrassez-vous , mes enfans ; & que ce moment soit pour vous l'époque d'une réconciliation inaltérable.

Belise , qui avoit écrit à *Flavony* , pour le tranquiliser sur le sort de Rozette , & pour lui apprendre que cette jeune personne s'étoit réfugiée

chez elle , en reçut quelques jours après une réponse assez défavorable , pour augurer qu'il ne l'avoit écrite que sous la dictée de sa cruelle épouse.

Belise se donna bien de garde de la communiquer à Rozette , dont elle connoissoit la sensibilité. Elle n'en parla pas même à Bazeide ; elle venoit d'éprouver combien il est quelquefois dangereux de hasarder des confidences inutiles. Emerie revint quelques jours après. Belise le reçut avec sa bonté ordinaire , & dès qu'elle vit , au bout d'une demie heure , que ses premiers transports auprès de Rozette étoient calmés , elle s'approcha de lui , & en lui serrant la main avec tendresse : Monsieur , lui dit-elle , Rozette ne m'a laissé rien ignorer de ce qui s'est passé entre vous deux. La confiance avec laquelle elle a versé dans mon sein des secrets

qui devoient coûter à son cœur , m'intéresse à elle encore plus que ses malheurs. Elle m'est chere , & vous me le devenez , puisque vos destinées sont unies. Puissent-elles être fortunées ! Votre bonheur ajoutera au mien , surtout si je suis assez heureuse pour pouvoir y contribuer.

Un regard de tendresse que les jeunes Amans jetterent sur Belise , fut l'aveu le plus solennel de leur reconnaissance. Bazeide s'en aperçut & partagea leurs sentimens. Belise continua ainsi : si j'avois connu Rozette avant qu'elle eut abandonné la maison paternelle , & si elle m'eût consultée , je lui aurois épargné cette faute , & elle auroit évité toutes les autres , qui en furent une suite nécessaire. Je ne vois rien qui puisse autoriser une fille à s'évader de chez ses parens , ni rendre sa fuite légi-

time. Des parens peuvent difficilement s'écarter assez de leur devoir pour que les enfans puissent se dispenser des leurs. Les malheurs de Rozette, sa jeunesse, son peu d'expérience, ne peuvent tout au plus que pallier la flétrissure dont elle s'est couverte; & quelques violens qu'aient été les tourmens qu'on lui a fait éprouver, les moyens par lesquels elle a voulu s'y soustraire, le sont encore davantage. Le mal, dit-on, étoit parvenu à son comble? mais étoit-il sans remède? Que savez-vous si à force de constance, Rozette ne seroit pas enfin parvenue à adoucir le cœur de sa Marâtre?

La patience, en pareil cas, est la plus grande des vertus. Il falloit donc mourir, dira Rozette?... Hélas! elle a fait plus encore: elle s'est deshonorée. C'est ce qu'elle auroit

dû penser, & c'est ce que vous même auriez dû lui dire à ma place. C'est donc vous seul, Monsieur, qui, en abusant de sa foiblesse & du penchant qu'elle avoit pour vous, n'avez séduit son cœur que pour l'égarer; c'est vous qui lui avez donné le funeste conseil de s'affranchir de l'autorité paternelle; qui avez facilité, peut-être, son évafion: C'est vous enfin, qui sans consulter ni son repos ni son honneur, avez immolé l'un & l'autre, à l'unique plaisir de vous satisfaire vous-même. Ah, Monsieur! Si vous aimez véritablement Rozette, que vos plaisirs ont dû vous coûter cher! Et de quel repentir, à la vue de ses maux, ne devez-vous pas être dévoré! Cependant, lorsque je rappelle ici quels dûrent être vos devoirs, ne croyez pas que je prétende attaquer la force de ces liens; ils sont d'autant plus

facrés que vous vous les êtes imposés volontairement. Ils doivent être chers à vos cœurs. La tendresse les a formés, l'amour les a resserrés, ils sont fortifiés par les sermens: La mort seule peut les détruire; & le ciel, ennemi du crime, ne verroit qu'avec horreur une autre union qui seroit le fruit de la perfidie & du parjure.

determinations

Je suis persuadée, mon cher Emerie, continua Belise, que ce sont-là vos sentimens, & que vous soupirez après l'heureux instant qui pourra les rendre publics. Rozette doit sa perte à tant de circonstances auxquelles bien d'autres n'eussent peut-être pas résisté aussi long-tems, qu'on ne peut que la plaindre. Mais quoi qu'abattue, avilie par les revers, aveuglée par l'amour, par la pitié, par la reconnaissance; Rozette seroit peut-être encore vertueuse, si son Amant eût

été vertueux Et si vous l'êtes, maintenant; jugez-la, jugez-vous!

Je ne vous dissimule point, ajouta-t-elle, que s'il eût été possible de rendre Rozette à ses parens, je l'aurois déjà fait. Mais comment faire oublier son évafion? Il vaut mieux qu'elle reste chez moi, que de vivre chez eux des-honorée, & livrée à toute la méchanceté de sa Marâtre. Je ferai tous mes efforts pour l'en dédommager. Rozette n'étoit que ma nièce, & je l'adopte pour ma fille. J'en dois déjà une à la nature; l'amitié me donne la seconde, & je crois connoître assez l'une & l'autre pour me féliciter de ce double bonheur. Vous pouvez acquérir les mêmes droits, Monsieur; mais voyez à ne pas risquer de vous imposer un fardeau, qui pourroit vous paroître lourd; & consultez, sur ce point, votre cœur. Il n'en coûtera

guere au mien de vous aimer, comme mon propre fils : mais n'en acceptez point le titre, si vous croyez pouvoir jamais le démentir. Ah Madame ! s'écria Emerie, vos bontés m'humilient, en même tems qu'elles élèvent mon âme ! Eh bien, nous allons voir, lui dit Belise : je ne vous demande qu'un mot Aimez-vous bien sincèrement Rozette ?.. Oui, Madame ! s'écria-t-il, en tombant dans les bras de son Amante ; je prends le ciel, & vous même à témoins, que le premier acte de ma liberté cimentera, d'une maniere aussi irrévocable que légitime, tous les engagemens que j'ai contractés avec elle. J'en crois vos sermens, dit Belise : Mais ce n'est point assez ; Rozette a pû être foible, & vous avez pû vous en prévaloir : il ne doit pas en être de même ici. Ma maison est

un azile aussi sacré qu'inviolable ; c'est celui de la vertu : malheur à vous, si vous osez le profaner ! Cessez de voir jamais Rozette ; ou songez à la respecter, comme ma fille.

Quant à votre jalousie, mon cher Emerie ; voici ce que j'en pense. J'estime la délicatesse, dans un homme ; elle suppose en même tems & de l'honnêteté & un véritable amour. Mais je n'en puis approuver l'excès, bien moins encore les emportemens où vous vous êtes livré. Vous êtes convaincu de n'avoir pû supposer, sans crime, Rozette capable d'une perfidie. Vous le pourriez encore moins, depuis qu'elle est ma fille ; vos soupçons seroient un outrage, & pour elle & pour moi.

Les différens éclaircissemens que vous avez pris, doivent vous rassurer sur l'avenir, comme vous l'êtes

maintenant sur le passé. Pourquoi voudriez-vous, sans aucun fondement, craindre de sa part une infidélité dont vous-même vous croyez incapable ? & surtout actuellement, que son retour à la vertu est aussi sincère que l'amour qui l'en avoit écartée ? Si vous aimez la vertu, apprenez à y croire. Abjurez donc la jalousie ; elle seroit & votre supplice & le sien. Reposez-vous sur moi ; je suis garant de sa conduite.

Belise fit ensuite part à Emerie du dessein où elle étoit de s'aller établir à la campagne, & des arrangemens qu'elle avoit pris pour s'y rendre dans peu de jours. Rozette nous y suivra, ajouta-t-elle, puisqu'il est décidé que nous ne devons plus nous quitter. Vous pourrez nous y venir voir dans quelque tems, si vous le jugez à propos. Mais je vous préviens que vous ne

logerez jamais chez moi ; & j'exige, de plus, que vos voyages ne soient pas trop fréquens, ni votre séjour trop long : ou pour mieux dire, je veux que vous n'y veniez jamais, sans m'avoir auparavant consultée.

Quelques jours après cet entretien, Emerie, qui profitoit du peu de tems qu'il avoit à passer avec Rozette, pour lui rendre de plus fréquentes visites, vint un jour frapper à la porte de Belise. Rozette courut lui ouvrir, & très-faillit de joie, en le voyant. Emerie alloit l'embrasser : arrête ! lui dit-elle, d'une voix émue ; Belise est sortie ; je me reprocherois de t'accorder la plus légère faveur, en son absence. Ne pri-
vons pas désormais l'amitié, des plaisirs que l'amour nous dispense ; il est juste qu'elle les partage, puisqu'elle aime à les protéger. En achevant ces mots, elle congédia Emerie, qui se

retira ; en poussant un profond soupir.

Belise n'étoit pas absente ; elle s'étoit cachée dans la chambre que Rozette occupoit auparavant : son dessein étoit d'éprouver ces deux jeunes Amans. Dès qu'elle eût vu ce qui s'étoit passé , elle se hâta d'appeler Emerie , & en le conduisant auprès de Rozette : C'est maintenant, leur dit-elle , mes enfans , que je commence à recueillir le fruit de mes soins : Je sens que je vous suis chere , puisque vous respectez mes leçons , ou plutôt celles de la vertu. Courage ! mes amis , leur dit-elle , en les embrassant ; Ciel ! Quel plaisir pour moi que celui de vous voir lutter contre votre propre foiblesse , & sacrifier vos penchans aux sentimens de l'honneur & de la reconnoissance. Persistez , mes amis ; & vous verrez

bientôt vos âmes épurées de ces égaremens qui en avilissent tant d'autres. Vous éprouverez combien un sentiment honnête , est au-dessus des plaisirs que vous regrettez.

Cependant le jour auquel Belise devoit partir pour la campagne , étoit prêt d'expirer. Les deux jeunes Amans ne le voyoient pas venir, sans ressentir le plus violent chagrin. Rozette craignoit qu'Emerie ne s'accoutumât à son absence , & que la facilité qu'il auroit de se distraire avec d'autres , ne le détachât d'elle. Mais Rozette ignoroit que c'est cette même facilité qu'on trouve avec les femmes , qui les avilit à nos yeux , & qui attache d'autant plus fortement un cœur à l'honnête objet dont il est épris. Emerie , de son côté , ne craignoit pas moins que Rozette ne l'oubliât , & cette crainte l'agita jus-

qu'au point d'en faire part à Belise & à Rozette même, qui toutes deux le rassurerent de leur mieux.

Belise, cependant, qui remarquoit en lui quelque embarras qu'il prétendoit cacher; après l'avoir tiré à part, prétendit en savoir la cause.

Madame, lui dit-il, en rougissant, cette bourse appartient à Rozette, & je n'ose sans votre aveu, la lui remettre. — A Rozette, Monsieur? — Oui, Madame: C'est une partie de la somme que mon pere me donne pour mes menus plaisirs. Eh! puis-je mieux remplir l'objet de sa destination?

Mon ami, repliqua Belise, je fais cas de ces sentimens; mais Rozette est maintenant ma fille, & ne doit rien recevoir que de moi. Mes facultés sont peu considérables, je l'avoue; mais elles suffiront à nos besoins. D'ailleurs, ne croyez pas que Rozette

puisse désormais m'être à charge: Elle aime le travail, & vous sçavez qu'il est à la fois un devoir & un plaisir pour moi. Son adresse & son industrie seroient d'un bien mince rapport, si elles ne m'indemnissoient pas de ce qu'elle pourra me coûter.

Ah! je ne le vois que trop, s'écria le jeune homme, vous ne m'estimez point assez pour accepter mes dons. Vous vous trompez, lui dit Belise, & si jamais j'en ai besoin, vous en aurez la preuve. Mais maintenant n'en parlons plus.

Emerie, convaincu par le ton qu'avoit pris Belise, en prononçant ces derniers mots, qu'il ne devoit plus insister, se flatta de trouver plus de facilité dans son amante, qui s'occupoit alors avec Bazeide à remplir une malle. Mais il la pressa vainement; elle ne vouloit rien de lui,

fans l'aveu de Belise , & il ne vit d'autre parti à prendre , que celui de glisser adroitement la bourse dans un coin de la malle.

La veille du départ , Emerie prévint l'heure à laquelle il avoit accoutumé de se rendre chez Belise. Il ne pouvoit penser sans frémir , qu'il alloit être séparé de Rozette ; son chagrin le rendoit stupide. Rozette étoit immobile , & l'on remarquoit aisément qu'une pareille séparation ne lui coûtoit pas moins qu'à lui.

Belise , imaginant que dans une telle circonstance il étoit trop cruel de renvoyer Emerie , à l'heure ordinaire : allons , mon chere Emerie , lui dit-elle , voici l'heure de notre souper ; c'est le dernier que nous ferons ici : Je vous invite à le partager avec nous. Vous ferez un repas frugal ; mais j'espere qu'il ne sera pas le
moins

moins agréable de votre vie : l'amitié vous offre des mets préparés par la main de l'amour. Emerie ne se fit point prier. A table , à côté de Belise , & vis-à-vis de Rozette , il montra au commencement du repas , plus de gaieté qu'il n'en avoit fait paroître dans le reste de la journée. Son âme étoit comme enivrée du plaisir d'avoir autour de lui des personnes qui lui étoient si cheres ; & quelques efforts qu'il fit pour l'exprimer , on voyoit qu'il le sentoit bien mieux encore.

Rozette étoit dans une position bien différente ; son affliction étoit profonde. Elle regardoit tout d'un œil distrait , ne pensoit pas à manger , ou n'en avoit pas la force : son chagrin étoit trop visible , pour qu'il pût échapper à Emerie. La joie qu'il avoit fait éclater , au commencement

du repas, s'éclipfa tout à coup. Rozette ne put supporter long-tems le spectacle de sa douleur ; elle se retira dans la chambre voisine, où Bazeide l'accompagna sans lui rien dire. Il ne falloit pas moins que cette disparition, pour tirer Emerie de son accablement. Eh quoi ! s'écria-t-il, elle me fuit ? Rozette m'abandonne ; & même sans me dire adieu ! Tandis que Bazeide étoit allée la chercher, Belise envoya demander un carrosse, dans lequel, mais non sans peine, elle le força de monter, après avoir abrégé leurs adieux. Le lendemain, le voyage fut sérieux : Rozette étoit trop affligée, pour ne pas répandre autour d'elle la tristesse qu'elle éprouvoit ; Belise & sa fille l'aimoient trop pour ne pas partager ses peines. Elles arriverent enfin, au lieu de leur destination. Belise se hâta

de donner de ses nouvelles à Emerie, en lui faisant espérer qu'il pourroit bientôt les venir voir.

Les efforts que Belise fit pour consoler Rozette, produisirent sur cette fille les effets les plus sensibles ; chaque jour diminua sa tristesse, & fit renaître dans son âme le calme qui en avoit été banni. Lorsque Belise eut mis dans sa maison tout l'ordre qu'elle désiroit y voir, elle proposa à ses filles (c'est ainsi qu'elle les appelloit) de rendre une visite au Seigneur du lieu. Elle avoit eu l'attention de lui écrire de Paris, pour lui demander s'il ne trouveroit pas mauvais qu'elle s'établît dans sa Terre, & en avoit reçu la réponse la plus honnête.

Bazeide & Rozette s'habillerent le plus décemment qu'elles purent, & toutes deux étoient très-bien. Belise étoit en noir, selon son usage, &

ne s'étoit point permis d'autre habilement depuis la perte d'un époux qu'elle avoit tendrement aimé, & à la mémoire duquel, outre ces marques extérieures de deuil, elle donnoit journallement les plus tendres regrets. En arrivant au Château, elles se firent annoncer au Marquis de Roselle, (c'étoit le nom du Seigneur) qui vint très-poliment les recevoir.

Le Marquis de Roselle étoit un Militaire, qui avoit moins vécu dans les armées qu'à la Cour. L'ambition l'y avoit conduit. Il y étoit arrivé sans bien, mais avec une naissance distinguée, de l'esprit, un caractère souple & intrigant, tel qu'il le falloit pour réussir. Le crédit de quelques amis l'avoit servi dans les occasions, lui avoit procuré des postes éclatans, par conséquent une brillante fortune, qu'une jeune héritière

re de qualité, avoit beaucoup augmentée.

Sur la fin de sa carrière, il avoit éprouvé des désagrémens, auxquels il ne s'attendoit pas. Soit qu'il plût trop aux uns, pour ne pas déplaire aux autres, soit qu'ayant rempli les vues de son ambition, il méprisât les moyens par lesquels il s'étoit soutenu jusqu'alors; il avoit eu la douleur de se voir rebuté dans quelques occasions, par des refus; il avoit même perdu, quelque tems après, un poste considérable, & qu'il remplissoit avec distinction: de façon, qu'ayant aperçu que sa faveur étoit baissée, & que sa présence à la Cour devenoit inutile, il s'en étoit retiré sans avoir pu découvrir ce qui avoit occasionné sa disgrâce. Il regrettoit pourtant la Cour, par l'habitude qu'il avoit contracté d'y vivre, & croyoit ne pou-

voir être heureux que dans un lieu où rampant & impérieux, tour à tour, protecteur & protégé, souvent forcé de nuire à ses semblables, pour éviter un pareil sort, l'homme doit être toujours en garde contre la bassesse qui avilit, l'orgueil qui rebute, la flatterie qui trahit, la perfidie qui supprime, la calomnie qui noircit; où, souvent, on se voit dans la nécessité de se méfier moins de ceux qui paroissent ou indifférens ou ennemis, que de ceux qui accablent des démonstrations d'amitié les plus frappantes. Dans la nécessité, cependant, qui avoit contraint le Marquis de Roselle de s'en éloigner, du moins pour quelque tems, il étoit venu se fixer dans une de ses Terres, où il avoit soin de rassembler autant de monde qu'il lui étoit possible, afin de se représenter du moins en petit,

cette vie agitée & tumultueuse qu'il avoit menée jusqu'alors.

Le jour auquel Belise fut lui rendre visite, elle trouva au Château une très-nombreuse compagnie. A travers toutes les femmes qui y étoient réunies, Bazeide & Rozette fixerent l'attention de l'assemblée. Leur beauté qui éclatoit sans art, n'en étoit que plus frappante, & surtout celle de Bazeide.

Ses cheveux étoient bruns, mais sa peau égaloit l'albâtre en blancheur. Ses yeux, grands, ouverts & à fleur de tête, & aussi vifs que doux, étoient accompagnés de sourcils noirs, que le pinceau sembloit avoir tracés; les traits de son visage étoient parfaitement réguliers, ses couleurs étoient vives, sa bouche étoit le trône du sourire, & sa taille celle des grâces.

Sa cousine, étoit blonde; ses traits étoient plus frappans, mais moins réguliers que ceux de Bazeide. Ses yeux bleu paroissoient plus tendres, & à travers la tristesse qui voiloit sa gaieté ordinaire, on découvroit des étincelles de vivacité & d'enjouement qui ajoutoient encore à la finesse & à la délicatesse de ses traits; Bazeide enfin étoit plus belle, Rozette plus jolie. Belise, en rentrant chez elle, trouva une lettre d'Emerie, conçue en ces termes.

MADAME,

Je vous rends mille graces des nouvelles que vous avez bien voulu me donner de ma chere Rozette, & des efforts que vous daignez faire pour m'encourager à supporter son absence. Quelque puissans que soient les motifs de consolation que
vous

vous m'offrez, ils ne peuvent rien sur mon cœur; & je sens qu'il m'est impossible de vivre long-tems dans un état si violent, à moins que vous ne daigniez l'adoucir, en me permettant de vous aller assurer des sentimens aussi sinceres que respectueux, de votre, &c.

Belise lui répondit ainsi :

Je m'intéresse trop à vous, mon cher Monsieur, pour rejeter votre demande; partez puisque vous le desirez. Venez apprendre de Rozette comment on doit supporter l'absence de ce qu'on aime, & se soumettre aux loix de la décence & de la vertu.

Dès le lendemain de son arrivée, Belise avoit repris le même genre de vie qu'elle avoit accoutumé de mener, & établi dans sa maison la même regle qu'elle avoit interrompue depuis son départ de Paris. Quoiqu'elle eût moins besoin à la campagne du

I. Partie.

I

produit de son travail , elle ne laissoit pas de s'en occuper aussi exactement que si elle se fût trouvée dans la nécessité d'y avoir recours. Les pauvres , disoit-elle , souvent , doivent travailler pour vivre , les gens riches pour ceux qui ne le font pas. Les plaisirs de son après-dînée , étoient d'entendre Bazeide jouer de la harpe ; souvent elle-même l'accompagnoit sur le clavecin, qu'elle touchoit encore passablement , quoiqu'elle en eût depuis long-tems perdu l'usage ; ensuite elle donnoit des leçons de musique à Rozette. Vers le soir , on s'alloit promener aux environs du logis , dans une vallée voisine , très-agréable , & qu'on appelloit , en conséquence , *la Vallée de Tempé*. Elles en revenoient , un soir , lorsqu'elles entendirent au Château des salves redoublées demousqueterie , accompa-

gnées de fusées volantes. Elles apprirent , en rentrant chez elles , que le retour du jeune Comte de *Saint-Cery* , fils du Marquis de Roselle , occasionnoit cette fête. *Saint-Cery* revenoit de Paris , après avoir fini ses voyages en Europe. Il les avoit entrepris depuis quatre ans ; & c'étoit par cette occupation , aussi utile qu'agréable , que son Gouverneur avoit terminé les soins qu'il avoit pris de son éducation.

Deville , (c'étoit le nom du Gouverneur) n'étoit pas moins recommandable par sa vertu & par sa science , que par les qualités nécessaires pour remplir dignement le noble & pénible emploi dont il s'étoit chargé. Une expérience soutenue , jointe à des lumières sûres , à des connoissances vastes & approfondies , à des principes solides & invariables , l'avoient toujours guidé dans la route qu'il s'é-

toit frayée au milieu des erreurs des préjugés & de l'usage. Je suis bien éloigné de croire, comme bien des gens le prétendent, que les enfans soient entre les mains de leur Instituteur comme une cire molle, à laquelle ils donnent la forme qu'ils desireroient leur faire prendre. Les bons ou les mauvais succès de leurs soins, dépendent presque toujours des dispositions naturelles qu'ils trouvent dans leurs élèves. Tel homme est né pour avoir l'âme vile & rampante; tel autre pour concevoir des sentimens élevés & sublimes. Dans ce dernier, l'éducation ne fait autre chose que développer le germe des vertus; dans l'autre, elle peut retrancher les vices en les étouffant dans leur naissance, mais elle n'y sauroit ajouter des vertus que la nature n'y a point mises.

Deville avoit trouvé dans l'enfant qu'on avoit confié à ses soins, une âme heureusement née, dont les dispositions avoient abrégé la peine que cette éducation auroit pû lui coûter. Les commencemens en avoient été difficiles; ses vues avoient été souvent croisées par la Marquise de Roselle.

Cette femme, sans autre science que celle du jargon des sociétés qu'elle fréquentoit; sans autres principes, que ceux qu'elle y avoit puisés, prétendoit se mêler de l'éducation de son fils, & y veiller, disoit-elle, de près. A cette condescendance aveugle que les meres, & surtout les femmes de qualité, ont pour leur enfans, elle joignoit une sévérité excessive à laquelle on la voyoit se livrer au gré de son caprice. Les vices de son fils la touchoient moins,

que l'apparence du plus léger ridicule. Le mensonge , la hauteur , la dureté , n'étoient à ses yeux que des foiblesses ; mais la moindre omission contre l'étiquette du jour , un salut de mauvaise grâce , un terme impropre , ou mal placé , la moindre négligence dans sa parure , étoient pour elle autant de crimes.

Cette conduite étoit trop opposée au plan d'éducation que *Deville* avoit formé , pour ne pas lui déplaire. Il représenta , avec force , à la Marquise , les conséquences qui pourroient en résulter ; mais cette femme , orgueilleuse & bizarre , & qui ne le regardoit que comme un mercénaire un peu plus distingué que ses autres domestiques , crut lui répondre sans réplique , en lui disant : qu'on excuseroit dans son fils des vices que l'éducation devoit corriger ; mais qu'on

ne pouvoit le former de trop bonne heure aux airs du monde , ainsi qu'au ton de la Cour & de la bonne compagnie.

On sent bien que *Deville* eût été forcé de renoncer à l'éducation de cet enfant , si la Marquise , épuisée par les fatigues & par les veilles du carnaval , n'eût pas vû , quoique jeune encore , terminer assez promptement sa carrière.

Quant au Marquis , à qui l'éducation de son fils sembloit assez indifférente ; qui pensoit que c'étoit aux *Bonnes* à s'occuper des enfans , tant qu'ils ne pouvoient se passer d'elles ; & que lorsqu'on leur donnoit un Gouverneur , il falloit l'attacher à son état par des avantages considérables , & le laisser faire ; il agissoit avec *Deville* en conséquence : car c'est ainsi , disoit-il , en se citant

modestement pour exemple , c'est ainsi qu'on en a usé à mon égard ; & je pense qu'on a bien fait.

Ainsi , quoique *Deville* dût moins la confiance que le Marquis lui accordoit, à son discernement, qu'à son indifférence pour son fils, & au préjugé dans lequel il avoit été nourri ; ce sage Instituteur n'en eut pas moins la facilité de remplir les projets qu'il avoit formés pour l'éducation du Comte de *Saint-Cery*.

Il le regarda comme un orphelin , à qui il devoit tenir lieu de tout. Il prit pour lui les entrailles d'un pere , & sçut s'en faire aimer, & respecter. Bien différent, en cela, de ces orgueilleux mercénaires, qui rougissent d'un état qu'eux-mêmes deshonnorent, il voulut avoir un ami dans son élève , & jamais un esclave. *Deville* avoit peine à comprendre , que des

hommes choisis pour en former d'autres, pussent cesser de l'être eux-mêmes pour parvenir au but qu'ils s'étoient proposés.

Le jeune *Saint-Cery* , avoit des talens ; *Deville* sçut les apprécier & en tirer le meilleur parti. Il secoua , en faveur de son élève , le joug de l'habitude , simplifia les principes , & les rectifia en plusieurs points. Il ne souffrit jamais qu'il étudiât la plus petite chose , qu'il ne fût en état de la comprendre. Il aida toujours son jugement ; n'oublia rien pour l'aggrandir, en le fortifiant ; mit la science des choses à la place de celle des mots , toujours plus funeste qu'utile. A cet âge enfin , ou tant d'autres savent les premiers élémens d'une langue étrangere, qu'ils ont étudiée avec dégoût, le jeune *Saint-Cery* l'entendoit passablement , savoit la sien-

ne par principes, connoissoit l'histoire tant ancienne que moderne, & surtout celle de son Pays. Il avoit appris la Géographie dans un assez grand détail, & des Mathématiques autant qu'il en faut savoir pour n'être pas novice dans l'art militaire, auquel il étoit destiné. *Saint-Cery* joignoit à ces connoissances, des talens de pur agrément. Il dançoit avec grâce, manioit bien les armes, conduisoit un cheval avec adresse, cultivoit la Musique avec succès; mais excelloit, surtout, dans le dessein, ainsi que dans la peinture, pour lesquels il avoit le goût le plus décidé.

Quelques soins que *Deville* se donnoit pour cultiver les talens de son élève, il s'attacha plus particulièrement encore à former son cœur. Il étoit persuadé que les uns ne

font que l'accessoire de l'autre. La société, disoit-il souvent, a moins besoin d'hommes savans, que de bons Citoyens; & il avoit appris, par expérience, que tous les avantages extérieurs, tels que les richesses, l'autorité, la noblesse, l'esprit, le génie, les dispositions du corps, sont quelquefois plus nuisibles qu'utiles, dans un homme qui pêche par le cœur. *Saint-Cery*, enfin, réunissoit tout ce qu'une bonne éducation a de plus brillant, à tout ce qu'elle a de plus solide.

Il avoit achevé de se perfectionner dans les voyages qu'il avoit faits en Europe, & dans lesquels *Deville* l'avoit toujours accompagné. Ce Gouverneur, éclairé, lui avoit donné d'avance des principes du droit naturel, public & politique, & l'avoit aidé à en faire l'application. C'est alors que *Saint-Cery* avoit appris à

déterminer
 connoître les hommes, à les comparer, à distinguer les différentes nuances que le climat ou le gouvernement occasionnent dans leurs caractères & dans leurs mœurs. C'est sous les yeux de ce sage Instituteur, qu'il fut juger & apprécier le génie national; qu'il observa les influences qu'il peut avoir sur le système politique; qu'il connut les engagements réciproques qui lient entr'eux les peuples; les loix & les traités qui font, ou qui devroient être, la sauve-garde des nations; les droits qu'elles avoient ou acquis, ou perdus; qu'il sut calculer les forces respectives des états, découvrir les ressorts qui les font mouvoir, apprécier leurs moyens & leur ressource, déterminer enfin les différens chocs des Puissances, dont la réaction produit cet équilibre, duquel dépend la paix &

l'harmonie qui régnent entr'elles. (2)

Le lendemain de l'arrivée de *Saint-Cery*, Belise fut au Château avec ses deux chères compagnes, qui ne la quittoient jamais. Le Marquis les reçut avec sa politesse ordinaire; il y mit même de la cordialité, car il avoit appris à estimer Belise, par le bien qu'on lui disoit d'elle, depuis qu'elle étoit dans le païs.

Les Dames étoient à peine assises; lorsque *Saint-Cery* arriva: ciel! que vois-je. dit-il, tous bas, en reculant de surprise!... C'est elle!... Oui, c'est elle-même!

(2) Il est très-rare qu'on fasse voyager nos jeunes Seigneurs François; mais il l'est encore davantage, que ceux qui vont parcourir les Pays Etrangers, se proposent dans leur voyage une étude si utile. On diroit qu'ils ne vont, en général, chez les autres Peuples, que pour y contracter leurs différens vices, comme s'ils n'en avoient pas assez de ceux de leur propre Païs.

Personne ne s'aperçut de ce mouvement, excepté Bazeide, dont le trouble augmentoit à chaque instant. Elle venoit de reconnoître, en lui, le jeune inconnu dont la vûe l'avoit si fort frappée aux Tuileries, la première fois qu'elle y étoit entrée. Son trouble ajoutoit un nouvel éclat à l'incarnat de ses joues; & ses regards, indecis, parcouroient indistinctement tous les objets, pour avoir occasion de s'arrêter encore à la dérobée sur *Saint-Cery*.

Il eût été facile à ce jeune homme de juger de l'impression qu'il avoit faite sur Bazeide, par l'embarras qui se manifestoit en elle, s'il n'eût été lui-même dans une agitation plus violente encore. Il pouvoit à peine se contraindre. Ses yeux suivoient les mouvemens de son cœur, & il ne pouvoit se lasser de la voir & de l'admirer.

Quelle est cette Demoiselle? dit-il à *Deville*, avec un empressement & un intérêt faits pour le surprendre. Je l'ignore, comme vous, lui répondit-il froidement: Avez-vous oublié que je ne suis arrivé que d'hier? *Saint-Cery* se contint, & sortit l'instant après, sous quelque prétexte, mais uniquement pour satisfaire sa curiosité; & rentra, transporté du plaisir d'avoir appris que Bazeide demuroit avec sa mere dans le pais. Après une conversation qui roula sur différens sujets, le Marquis proposa aux Dames de se rafraîchir; & sans attendre leur réponse, le jeune Comte sortit pour faire servir promptement une collation, qu'il arrangea lui-même, & dont il fit tous les honneurs. Dès quelle fut finie, Belise se retira dans le dessein de se promener, selon son usage, jusqu'au coucher du Soleil.

Emerie arriva dans cet intervalle ; le desir qu'il avoit de voir ces Dames, étoit si vif, qu'il n'eut pas la patience d'écouter celui qui lui enseignoit le lieu où il pourroit les trouver. Il crut être suffisamment instruit ; & après s'être écarté du sentier qu'il auroit dû prendre, il parvint à l'extrémité de la vallée, sans rencontrer personne, & s'en retournoit au logis, lorsqu'il entendit la voix de Rozette, qu'il courut embrasser avec transports, & de-là Belise & sa fille. L'heure du souper arrivée : Monsieur, lui dit Belise, il est affligeant pour moi de ne pouvoir vous retenir. Vous sçavez combien la décence influe sur les jugemens que les hommes portent sur les mœurs ? Cette réserve est plus indispensable encore pour un sexe, dont la réputation ne dépend pas moins de l'opinion, que

de la vertu. Vous n'êtes point connu dans ce pais ; nous le sommes très-peu ; nous devons éviter, moi, par intérêt, & vous par amitié, de donner la plus légère apparence aux soupçons. Adieu donc pour ce soir ; demain, nous vous attendrons à dîner. La proposition étoit dure pour un Amant aussi enflâmé, que l'étoit Emerie. Mais il sentit qu'elle étoit raisonnable, & s'y soumit, en soupirant.

Après le dîner, qui fut plus agréable que le dernier repas qu'il avoit fait à Paris chez Belise, il accompagna les Dames à leur promenade ordinaire, obtint la permission de dîner encore le lendemain avec elles, mais à condition des'en retourner à Paris le jour suivant. Les deux Amans en furent consternés ; mais Belise étoit absolue, il fallut obéir. Au moment qu'il alloit partir, après avoir, du consen-

tement de Belise , embrassé tendrement Rozette , & lui avoir juré le plus inviolable attachement : Monsieur , lui dit Belise (en lui présentant la bourse , qui s'étoit trouvée dans la malle) , reprenez cet argent , que j'avois déjà refusé ; & gardez-vous , si vous voulez que nous soyons encore amis , d'ajouter un seul mot pour m'engager à le garder. Emerie , frappé du ton avec lequel Belise lui parloit : je la reprens , dit-il , Madame , puisque vous l'exigez Cet argent étoit depuis long-tems destiné pour Rozette ; mais qu'il serve du moins pour secourir les malheureux , dont vous êtes la mere. Daignez recevoir pour eux ce dépôt Qui , mieux que vous , pourroit le leur répartir avec plus de discernement ? A cette condition , je l'accepte , lui dit Belise. Ah ! Mon ami ; s'écria Rozet-

te , que vos aumônes vont avoir de mérite , en passant par de telles mains !

Deville partit le jour même , pour aller passer quelque tems dans sa patrie , qu'il avoit quittée depuis douze ans. *Saint-Cery* , que rien n'étoit capable de distraire pendant l'absence d'un ami si cher , se livra tout entier aux impressions de la tendresse , & chercha la solitude & le silence. Enchanté d'avoir retrouvé l'objet dont le portrait étoit depuis si long-tems gravé dans son cœur , incertain de l'effet que ses feux pourroient produire sur une jeune personne qu'il n'avoit point revue depuis le jour qu'il l'avoit admirée aux Thuilleries ; trop timide , & par conséquent , trop amoureux , pour oser se présenter seul chez sa mere ; il se borna à lui rendre avec le Marquis , une visite de cérémonie , & à la faire inviter avec

Belise & Rozette , à dîner au Château , à les accoster de tems en tems , & comme par hazard , à son retour de la chasse , à leur promenade ordinaire , & à attendre avec l'impatience la plus vive , le retour de son Gouverneur , qu'il croyoit propre à servir ses desseins , sans que *Deville* même s'en doutât.

Fin de la premiere Partie.

B E L I S E

O U

LES DEUX COUSINES.

SECONDE PARTIE.

2

BELISE

OU

LES DEUX COUSINES.

Amour, que tes traits ont de charmes !
Qu'il est doux de verser des larmes,
Quand tu daignes nous consoler !

Cant. de Pal. & Zirp.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez MERIGOT, jeune, Libraire, Quai des
Augustins, près la rue Gist-le-Cœur.

M. DCC. LXIX.



BELISE

LES DEUX COUSINES.

SECONDE PARTIE.

DEVILLE s'arracha enfin aux pleurs d'une famille qui le chérissoit, pour se rendre aux vœux d'un ami, à qui il avoit promis de revenir dans un mois. Saint-Cery le vit arriver avec la plus grande joie, & lui en donna les preuves les plus tendres. L'amour & ses chagrins l'avoient extrêmement changé, & Deville fut

II. Partie.

A

surpris de voir dans ses traits une altération, dont il ne tarda pas à découvrir la cause. Il suivit le jeune Comte dans tous ses mouvemens, & chercha à découvrir ce qui se passoit dans les replis les plus cachés de son âme. Il en connoissoit la sensibilité & ne put s'empêcher de frémir ; mais il dissimula sa peine.

Quelques jours après son arrivée, Saint-Cery lui proposa d'aller rendre une visite à Belise, & il ne lui fut pas difficile de l'y engager. Ils partirent après leur dîné. Saint-Cery marchoit avec une vivacité qui annonçoit celle du sentiment qui le guidoit ; & sa distraction étoit poussée au point, qu'il étoit à plus de trente pas de Deville, auquel il parloit encore, comme s'il eût été à côté de lui.

Les âmes, sans passions, jugent sainement celles qui en sont tyrann-

nisées. C'est donc en vain, disoit Deville en lui-même, que j'ai cherché à mettre ce jeune homme dans la route du bonheur ! Un instant détruit l'édifice que j'avois élevé avec tant de soin. Je vois tous mes projets s'évanouir (car je connois trop son cœur) les impressions y sont profondes & durables ; celles de l'amour ne s'y effaceront jamais

Je n'ai qu'un seul espoir, ajouta-t-il. Si les sentimens & les qualités de Bazeide ne répondent pas à sa beauté, & aux grâces dont elle est pourvue ; si son âme n'est pas digne de celle de Saint-Cery, il s'en dégoûtera bientôt ; mais s'il parvient à l'estimer, je ne vois plus de ressource pour lui. Hélas ! ce jeune homme sera aussi malheureux d'avoir fait un bon choix, que d'autres d'en avoir fait un mauvais ; puisqu'il se trouvera infaillible-

ment dans l'impossibilité de posséder, ainsi qu'il le voudroit, l'objet de sa tendresse.

Funeste préjugé, que celui de peser les richesses au lieu des sentimens, & de préférer l'assortiment des familles à celui des cœurs !

Deville faisoit tristement ces réflexions, lorsqu'il vit que Saint-Cery le précédoit toujours. Mais mon ami, lui cria-t-il, appelez-vous ceci nous promener ? Le Comte, en se retournant, rougit de se trouver si loin de son ami, & l'attendit.

Son empressement se modéra lorsqu'ils arriverent à la porte de Belise. Il éprouva un trouble involontaire, & ne voulut jamais entrer le premier, quoique Deville l'en pressât beaucoup. Il craignoit que la plus légère démarche ne décelât son amour, & il ne sentoit pas qu'il se trahissoit

lui-même, par les efforts qu'il faisoit pour le cacher.

Il salua Belise avec un embarras, dont elle ne s'aperçut pas ; mais en se retournant vers Bazeide, son visage se couvrit d'une rougeur que Belise attribua à la grande chaleur du jour. Vous avez eu bien chaud, leur dit-elle ? non Madame, répon dit avec embarras Saint-Cery ; c'est le premier moment de liberté que nous avons eu depuis quelque-tems, & j'en ai profité pour venir vous faire ma cour.

Il jetta, en achevant ces mots, un regard tendre & passionné, qui fit sur l'âme de Bazeide toute l'impression qu'il en devoit attendre ; mais qu'elle cacha avec tant de soin, sous le voile de la décence, que Deville même, qui cherchoit à lire dans son

cœur, ne fut pas distinguer les sentimens qui l'animoient.

Après avoir accepté la collation, que leur offrit Belise, ils accompagnerent les Dames à la promenade, & se retirèrent après les avoir reconduites chez elle.

Que je suis flatté, disoit Saint-Cery à Deville, de l'accueil que nous a fait Belise ! Avez-vous remarqué, ajouta-t-il, avec quelles grâces, avec quel air affable, & naturellement poli, on nous a offert & préparé une collation simple, mais délicieuse ? N'étiez-vous point aussi ravi que moi, des soins que Bazeide se donnoit, des charmes qui brilloient en elle, de la décence enfin qui règne en toutes ses démarches, ainsi que dans tous ses propos ? Non, je ne fis jamais un plus agréable repas !

Deville se contentoit de l'écouter,

& se gardoit également d'ajouter à ces éloges, ou de les désapprouver. Il connoissoit trop le caractère de Saint-Cery, pour ne pas être convaincu que l'un ou l'autre de ces deux partis étoit également dangereux. Il sentit enfin qu'il ne lui restoit que celui d'éloigner Saint-Cery, pour quelque tems, de chez son pere, & ne négligea rien pour y réussir, sans qu'on pût pénétrer ses motifs.

Belise cependant fut invitée plus fréquemment aux fêtes du Château. Le Marquis de Roselle l'estimoit de plus en plus, parce qu'il lui trouvoit chaque jour un mérite fort au-dessus de celui des autres femmes. On s'amuse, disoit-il, avec celles-là; on s'instruit avec celle-ci. Elles parlent; Belise pense. Les unes ennuyent souvent; l'autre jamais. Il est vrai, ajoutoit-il, qu'une femme de cette espece

est pour moi un phénomène , que je n'aurois jamais osé imaginer, si je n'avois point vu Belise.

Saint-Cery auroit désiré qu'elle vint dîner tous les jours chez son pere ; il vouloit même le lui proposer ; mais Deville l'en empêcha. Belise, qui avoit le rare mérite de savoir le reconnoître & l'estimer dans autrui , lui avoit dit en confidence, qu'elle s'ennuyoit beaucoup dans les brillantes sociétés qu'elle trouvoit quelquefois au Château ; & que d'ailleurs, elle n'étoit jamais rassurée sur les dangers auxquels ses filles étoient exposées, par le spectacle & les exemples de nombre de femmes, qui avoient d'autres principes, d'autres mœurs, & une éducation différente. Deville fit valoir ses raisons auprès du jeune Comte, & Belise ne fut invitée que lorsqu'il y avoit peu de monde

au Château, ou lorsque la société paroïssoit assortie pour elle.

Un jour qu'elle y avoit dîné, & qu'on étoit à la promenade, Saint-Cery se trouvant avec Bazeide à quelque distance de Belise, après avoir surmonté le trouble & l'embarras dont il se sentoît agité, lui faisoit, en tremblant, l'aveu de tout l'amour dont il brûloit pour elle ; lorsque la Compagnie les rejoignit, & l'empêcha de poursuivre un discours qu'il n'eût probablement pas terminé sitôt. Le jeune Amant en fut désespéré ; Bazeide, au contraire, fut enchantée que ce contre-tems lui sauvât, à son tour, l'embarras de répondre à une déclaration aussi formelle. Mais, dès que la promenade fut finie, le Comte, qui se retira dans sa chambre, se hâta de crayonner, en miniature, le portrait de Bazeide.

L'amour conduisit son pinceau ; son imagination & son cœur , d'intelligence, le servirent au-delà de son attente, & il fut étonné lui-même d'avoir parfaitement saisi la ressemblance de cette aimable fille. Il attendit ensuite que Bazeide revint au Château , pour mieux dessiner ses traits en détail , & parvint à faire le portrait si ressemblant , qu'il eût été impossible de s'y méprendre.

Il garda cet original ; & après en avoir tiré une copie, il chercha & trouva bientôt l'occasion de la montrer à Bazeide. Voici le portrait d'une personne très-aimable, lui dit-il, & je voudrais savoir ce que vous en pensez ?

C'est le mien , s'écria-t-elle en rougissant ; peut-on savoir de qui vous le tenez ? L'amour, dit-il, me l'a donné. Touché des maux qu'il me

voit souffrir , chaque jour , lorsque je ne vois pas tout ce que j'aime, il a daigné me faire ce présent pour me consoler, s'il se peut, de son absence.

Bazeide, étonnée & confuse, & cependant intérieurement ravie de voir son portrait si parfaitement ressemblant , pria le Comte de le lui confier, pour le faire voir à sa mere ; mais le timide Amant, qui craignoit tout de l'austère sagesse de Belise , supplia Bazeide de vouloir bien l'en dispenser , sous prétexte que le tableau n'étoit encore qu'ébauché , & promit de lui remettre avant la fin de la semaine.

Voici, lui dit-il, quelques jours après (en lui remettant une boîte) ce que vous m'avez demandé ; mais d'aignez , je vous en supplie , n'ouvrez ceci, que lorsque vous ferez seule chez vous. Le Comte, en achevant ces

mots , & dans la crainte que Bazeide ne lui rendît la boîte , s'éloigna d'elle , & ne reparut point de la journée.

Bazeide , de retour chez elle , ouvrit la boîte , & y trouva non-seulement son portrait , mais encore celui du Comte , l'un & l'autre entourés de diamans , & attachés à deux bracelets du meilleur goût.

Elle referma sur le champ la boîte avec indignation , & profitant le lendemain d'un instant où sa mere étoit écartée : Monsieur , lui dit-elle , en la lui remettant , vous vous êtes trompé , sans doute : de tels présents ne sont pas faits pour moi. Reprenez-les ; sinon , je vais dans le moment , les remettre à ma mere , qui probablement fera toute aussi surprise que moi que vous ayez osé me les offrir.

Le Comte , anéanti par l'air & le ton dont ces mots étoient prononcés , alloit tomber aux pieds de Bazeide ; lorsqu'il se rappella qu'ils n'étoient pas seuls. Pardonnez , lui dit-il , aimable Bazeide , aux transports d'un Amant que l'amour rend aveugle , à qui vous daignez ouvrir les yeux , & qui (s'il se peut !) vous en estime davantage. Trop peu connu de vous , je sens combien vous avez droit de me croire coupable. Mais vous le connoîtrez ce cœur , qui fut & sera toujours digne de vous être offert. Daignez , en attendant , me pardonner mon imprudence ; & si vous ne voulez pas ma mort , daignez , en calmant un juste courroux , me prouver au moins par votre silence , que vous n'en conservez aucun ressentiment. Bazeide se tut.

Saint-Cery , quelques jours après ,

fit enchasser le portrait de Bazeide dans une boîte simple, voulut de nouveau le lui présenter, fut encore refusé, prit enfin le parti de le présenter à sa mere, qui permit à Bazeide de le prendre; mais qui dès-lors forma des soupçons assez forts pour l'engager à veiller de plus près sur ce jeune Amant.

On faisoit souvent de la Musique chez le Marquis de Roselle. Il l'avoit autrefois aimée passionnément, & il étoit charmé que son fils l'eût cultivée avec succès. Il n'ignoroit pas que Bazeide avoit une très-belle voix, jouoit supérieurement de la harpe, & que Belise touchoit très-bien le clavessin. Il les engagea un jour à être d'un concert rempli de bons Musiciens, parmi lesquels étoit le Chevalier de *Tekeli*, l'homme de France qui jouoit le plus parfaitement du violoncelle.

Bazeide chanta seule, & s'accompagna; ses doigts flexibles & légers tirerent de l'instrument les accords les plus justes & les plus agréables; elle fit l'admiration de l'assemblée. Saint-Cery se possédoit à peine. Non, dit-il à Deville, jamais aucune personne de son sexe n'a réuni tant de beauté, de grâces, de talens, d'esprit, de sentimens, à tant de vertus!

Pour jouir plus facilement de la présence de Bazeide, sans affecter de le faire paroître, il proposoit chaque jour des concerts, & lorsque Belise ne dînoit point au Château, on alloit les exécuter chez elle. Le Marquis se faisoit un vrai plaisir d'y assister, & d'y faire sa partie.

Il vint, un jour, chez Belise, & y fit porter un recueil des nouveaux airs, qui étoient alors à la mode, & qu'on lui avoit envoyés de Paris. Bazeide

fontint toujours l'opinion qu'on avoit d'elle ; elle chanta successivement des morceaux choisis du sublime *Rameau*, du savant *Philidor*, avec quelques arrietes de l'enjoué *Trial*, & de l'elégant & passionné *Mondonville*. Mais elle s'attacha principalement aux airs du *Chevalier D**** cet amateur célèbre, fait pour lutter avec les plus grands Maîtres de l'art.

Saint-Cery choisit celles du tendre & naturel *Monfigny*. Quelques fois que fussent les paroles, il les chanta avec beaucoup d'âme, ou pour mieux dire, suppléa, en les animant, à l'énergie qui leur manquoit. Belise s'aperçut qu'il les faisoit valoir un peu plus que le goût ordinaire n'a coutume de le faire, & qu'un autre sentiment inspiroit ses accens. L'embarras & la rougeur de Bazeide, ne servirent qu'à la confirmer

mer davantage dans cette idée.

Emerie n'avoit point oublié Rozette : comme il avoit acheté une Lieutenance dans le Régiment des Gardes, son état l'attachoit à Paris, & ce qu'il devoit à son service, ne lui permettoit pas de se rendre auprès d'elle, aussi souvent qu'il l'auroit désiré. Il y étoit cependant venu deux fois, & toujours également amoureux.

Saint-Cery sortoit un jour de chez Belise, lorsqu'il le vit entrer chez elle ; il apperçut en même tems Bazeide qui courut vers lui, & l'embrassa selon son usage.

Il n'ignoroit pas qu'Emerie avoit paru quelquefois dans le pays ; il l'avoit même rencontré un jour chez Belise occupé à jouer, avec Bazeide une partie de *Domino*. Ces différentes circonstances avoient excité sa curiosité ; il avoit cherché à savoir,

mais sans succès, ce qu'étoit Emerie, attendu que celui-ci, qui croyoit avoir intérêt de n'être point connu du Marquis de Roselle, avoit pris toutes les précautions possibles pour cacher son nom.

Saint-Cery ne vit pas ses visites sans inquiétude. Aimant avec excès, il croyoit qu'on ne pouvoit voir que par ses yeux, & que tout mortel pourvu d'un cœur, devoit adorer Bazeide. Je ne puis me dissimuler, disoit-il, les attentions que Belise a pour mon rival : Il est plus libre que je ne le suis auprès de Bazeide, & je la vois moins gênée avec lui qu'avec moi.

Ces réflexions l'affligèrent, & l'inquieterent au point de regarder Emerie comme un Rival très-dangereux. Il fut pourtant contraindre ses transports ; mais ses soupçons avoient pris sur son âme. Sa langueur, son abat-

tement, son dégoût pour tous les différens exercices auxquels il se livroit autrefois passionnément, ses fréquentes visites chez Belise, ses assiduités auprès de Bazeide, & les attentions qu'il avoit pour elle ; tout le trahissoit, sans qu'il s'en doutât.

Le Marquis s'aperçut enfin de la passion de son fils, mais sans en concevoir d'inquiétude. Il avoit été galant dans sa jeunesse, sans qu'aucune femme eût pu le fixer. Son cœur enfin étoit blâsé, les plaisirs de l'âme, ces plaisirs si purs & si doux, étoient encore étrangers pour lui. Lorsqu'on lui parloit de sentiment, c'étoit lui parler de chimères : C'étoient, s'écrioit-il, d'ingénieuses fictions, bonnes pour le Théâtre, ou pour allonger des Romans.

Avec de tels principes, le Marquis de Roselle ne voyoit dans les assidui-

tés de son fils auprès de Bazeide; qu'un goût frivole & peu digne de son attention. Belise pensoit différemment. Elle étoit trop intéressée au bonheur de sa fille, pour ne pas s'alarmer de l'amour de Saint-Cery. Elle chercha à pénétrer dans le cœur de Bazeide.

Elle connoissoit Deville pour un homme prudent & éclairé, à la probité & à la discrétion duquel elle pouvoit se confier. Elle le fit prier secrètement de vouloir bien passer chez elle.

Nous vous attendions avec impatience, lui dit-elle, pour prendre une tasse de chocolat, que Bazeide nous a préparé. Elle vous aime & vous estime. Lorsqu'elle a su que vous deviez venir ici, elle s'est efforcée de le faire meilleur.

Dès que le chocolat fut pris, Be-

lise proposa sans affectation, à Deville un tour de promenade dans le jardin. Monsieur, lui dit-elle, j'ai à vous entretenir sur une affaire qui demande le plus grand secret, & qui m'intéresse beaucoup. C'est une mere allarmée, qui fait tout ce que vous valez, & qui croit pouvoir se confier à vous.

Ma fille est tout mon bien, & c'est le seul qui m'attache à la vie. J'étois née avec une fortune aussi considérable que celle dont je jouis maintenant est bornée. Si la fatalité des circonstances ne m'eût pas enlevé mes biens, Bazeide sans doute eut été élevée conformément aux préjugés dans lesquels on élève les jeunes personnes du rang où je suis née; mais mon malheur l'a du moins préservée d'une pareille éducation. J'ai pris le soin de l'élever moi-même.

me, & crois devoir m'en applaudir.

Mes revers ne m'avoient point abattue, mon cœur est ferme; il se fit à l'adversité, je restai toujours la même, & sentis que, dans l'univers, rien n'est stable que la vertu.

Oui, Monsieur, toutes ces semences d'inégalité qui annoncent aux uns une carrière de gloire & de bonheur, aux autres un cruel enchaînement de besoins & de souffrances; ces mélanges de puissance & de foiblesse, d'opulence & de misère; cette succession de plaisirs & de maux; ces reversemens de fortune, qui confondent les plus hautes conditions avec les plus médiocres, ces élévations autant imprévues que subites, la prospérité & ses avantages, l'adversité & ses rigueurs, sont du même poids aux yeux de la vertu.

Heureusement pour moi, je l'a-

vois toujours cultivée, & je sentis alors combien elle me devenoit nécessaire. Elle avoit ci-devant dirigé mes plaisirs, elle essuya mes larmes; & j'ai éprouvé qu'il étoit encore plus doux d'en verser avec elle, que de se livrer aux plaisirs, d'où naissent souvent les remords.

D'après ces sentimens, je n'ai rien négligé pour verser dans l'âme de ma fille les semences de la vertu, & pour en développer le germe. Mes attentions, à cet égard, ont été d'autant plus grandes, que j'ai affecté moins d'en avoir.

Ciel! me suis-je écriée cent fois, rends-la vertueuse, ou ravis-la à ma tendresse! Son honneur m'est plus cher que sa vie. S'il faut que je rougisse un seul instant pour elle, tranche ses jours, je ne m'en plaindrai pas.

Je me flatte, Monsieur, continua Belise avec attendrissement, que ma

filles est telle que j'ai osé me le promettre ; mais je crois m'être aperçue que le Comte de Saint-Cery l'aime & la recherche avec tout l'empressement & l'ardeur , dont un jeune homme est susceptible. Ses visites multipliées, le présent qu'il lui a fait de son portrait, son affectation à nous inviter si souvent au Château, & les transports qu'il ne peut contenir ; tout sert à confirmer mes inquiétudes.

C'est votre élève, ou plutôt vous en avez fait celui de la nature , son cœur est pétri de ses mains ; il est vertueux & aimable ... & c'est de-là que naissent sur-tout mes allarmes!

S'il n'étoit qu'un Amant vulgaire, il m'inquiéteroit moins; je connois Bazeide, il n'effleureroit pas son cœur : son âme honnête sauroit, dès le premier coup d'œil, apprécier un libertin, qui ne voudroit que la séduire.

Mais

Mais je redoute ici un genre de séduction, contre lequel son cœur est sans défense. Saint-Cery ne lui parle que le langage de la nature, orné des charmes de la vertu, & vous savez mieux que moi, que la vertu est souvent capable de se faire illusion à elle-même. Je ne sais si Bazeide aime le Comte ; mais hélas ! j'ai lieu de le craindre.

Oui, Madame, répondit Deville, elle l'aime, & peut-être avec autant d'ardeur qu'elle-même en est aimée ; ses sentimens éclatent moins au dehors ; mais ils n'en sont probablement que plus vifs.

O ciel, que me dites vous, s'écria Belise ! — Madame, j'honore votre confiance, en vous disant la vérité. J'ai cherché depuis quelque tems à connoître ce qui se passe dans le cœur de ces jeunes Amans, & je suis ac-

II. Partie.

C

tuellement moins en peine de savoir s'ils s'aiment, que d'apprécier les progrès de leur flâme. Depuis mon retour, je n'ai point douté des sentimens de Saint-Cery. Je connois son caractere, il est franc, & j'ai fait tout mon possible pour l'éloigner de ce pais.

J'ai eu besoin de plus d'attention pour lire dans le cœur de Bazeide, & pour en sonder les replis. Je l'ai vu consumé d'amour; j'ai vu la vertu toujours victorieuse, & enchaînant le sentiment. Soit qu'elle n'ose se confier à Saint-Cery, soit qu'elle craigne de vous déplaire, ou qu'elle se défie de sa propre foiblesse, elle retient des aveux qui sont près, à chaque instant, de lui échapper; on voit qu'elle ne se reproche pas l'amour comme un crime, mais qu'elle rougiroit de le faire paroître.

Ah! Monsieur, dit Belise, ce que vous m'apprenez est un coup de foudre pour moi! Ma chere Bazeide, ajouta-t-elle, en gémissant, j'ai donc pris mes vœux pour de l'espoir, & l'espoir pour la réalité! C'est envain, que j'ai prétendu te rendre heureuse. Voici le terme de ton bonheur; l'amour ne te prépare que des peines!

Eh bien, Monsieur, ajouta Belise, en reprenant sa fermeté; puisqu'il en est ainsi, il n'est pas juste de laisser plus long-tems exposée une fille, qui n'a pas moins à craindre de ses propres sentimens, que de la séduction d'un homme aimable, dont la présence & les transports ne font qu'entretenir & qu'irriter le feu qui la dévore. L'honneur de ma fille vous est trop cher, pour que vous refusiez de vous unir à moi, pour la soustraire aux prefans dangers qui la menacent.

Si Saint-Cery pouvoit épouser Bazeide, vous me verriez moins alarmée; mais l'impossibilité de cette union, dans un siècle où l'on ne cherche que toutes les especes de convenances, excepté celles des personnes; où l'on compte pour rien les qualités du cœur & de l'esprit, les mœurs & la vertu; tous ces obstacles, dis-je, ne laissent plus à ma disposition que des partis extrêmes.

S'il ne s'agissoit que d'un nom, de cette noblesse d'opinion, de ces illustrations de préjugé, dont la vanité se repaît, peut-être je pourrois
Mais j'en ai trop dit.

Ainsi, Monsieur, pour ma tranquillité, surtout pour celle de ma fille, je crois d'abord qu'elle ne doit plus retourner au Château, & je ferai en sorte que son Amant ne puisse la revoir chez moi. De votre part, Mon-

seigneur, tâchez de le déterminer à s'éloigner, du moins pour quelque tems, de ce païs. Si ces moyens ne réussissent pas, je m'en éloignerai moi-même.

Madame, répondit Deville, ces précautions vont probablement devenir inutiles. On a proposé un mariage pour Saint-Cery, & son pere n'attend qu'une grace, qu'il fait solliciter vivement à la Cour, pour le lui déclarer. Il doit partir aussitôt après pour Paris, & demeurer chez un oncle, qui le demande. Peut-être sa première ardeur, s'y dissipera-t-elle! Quant à moi, soyez sûre de mes efforts pour lui faire oublier Bazeide.

Dès que Deville fut parti, Belise appella sa fille. Mon enfant, lui dit-elle, c'est de toi que nous venons, à l'instant, de parler. Mais après m'avoir écoutée, promets d'être sincère

avec une mere qui t'aime , & qui mourroit pour toi , si ton bonheur étoit mis à ce prix.

Bazeide, interdite, à ce propos, regarda Belise, en rougissant : Eh quoi, ma mere ! s'écria-t-elle, ma bonne foi vous est-elle suspecte ? Non, mon enfant ; mais j'ai besoin que tu me l'accordes toute entiere. Bazeide alloit répliquer ; mais Belise la prévint, en lui parlant ainsi.

Je sai l'amour qu'a pour toi Saint-Cery ; j'ai, jusqu'à ce moment, douté de tes sentimens , & c'est de toi que j'en attens l'aveu.

Bazeide rougit, baissa les yeux & garda le silence. Ah ! ma fille, dit Belise, avec attendrissement, à qui donc oseras-tu te confier, si tu crains de verser tes secrets dans le sein de ta mere ?

Hélas ! puisque vous le voulez s'écria Bazeide, en se précipitant dans ses

bras , je vais le faire cet aveu que vous desirez ! . . . j'aime ; Oui, j'aime Saint-Cery, depuis l'instant que je le vis pour la premiere fois . . . Je me suis laissée surprendre par le sentiment de tendresse qu'il m'a inspiré , & quoique involontaire , il fait & fera toujours mon supplice.

Le fait-il, lui dit Belise ? . . . Lui, ma mere ? . . . Votre fille peut être foible , mais vous lui avez inspiré trop d'honneur, pour qu'elle ose faire un aveu de cette espece à tout autre qu'à vous.

Je reconnois ma fille ! s'écria Belise, en l'embrassant ; mais il faut te guérir, il faut surmonter cet amour ; Saint-Cery n'est pas fait pour toi ; on va le marier. Arme-toi de courage ; ne le vois plus, que pour lui ôter tout espoir. Tu te le dois ; tu me le dois aussi. O ciel ! s'écria Bazeide , étois-je

née pour l'infortune? Mon cœur étoit-il fait pour être mon tyran? faut-il perdre & désespérer ce que j'aime?

Belise ne s'occupa plus qu'à consoler & qu'à fortifier sa fille contre un penchant qui ne pouvoit que faire son malheur.

Deville, d'accord avec Belise, amena dès le lendemain Saint-Cery chez elle. Quelques instans après leur arrivée, elle leur proposa la promenade. On alla dans la vallée. Bazeide, conformément à ce qu'avoit exigé sa mere, s'éloigna insensiblement de la Compagnie, sans paroître s'appercevoir que le Comte la suivoit; & dès qu'elle se crut assez écartée de la Compagnie, pour ne point être entendue: Monsieur, lui dit-elle, en se retournant, tout à coup, & d'une voix qui trahissoit sa contenance, j'ai paru jusqu'à cet instant m'occuper peu des

sentimens que vous avez marqués pour moi. Ils pouvoient n'être que passagers, ou que de pure galanterie; & dans ce cas, ç'eût été peut-être y attacher trop d'importance, que de vous en parler.

Mais aujourd'hui, que vos transports ont éclaté, que votre amour n'est plus douteux; permettez que je vous supplie de m'entendre patiemment, sur un sujet qui nous intéresse tous deux. . . . Saint-Cery frappé de ce début, les yeux fixés sur Bazeide, cherchoit à lire dans les siens ce qu'elle avoit à lui annoncer. . . .

Vos biens sont grands, votre naissance illustre, & vous pouvez prétendre à tout; je suis sans biens, j'ignore ma naissance, & ne saurois prétendre à rien. Ainsi le sort n'a pu nous faire l'un pour l'autre.

Cessez donc, dès aujourd'hui,

Monsieur, de m'exposer aux propos, qu'une poursuite, telle que la vôtre, a droit de faire naître; & si vous m'aimez, songez que ce sacrifice m'est dû.

Qu'on juge de l'effet que produisit ce discours sur un cœur tel que celui de Saint-Cery, & de tout ce que sa passion lui inspira pour achever d'attendrir Bazeide, ou du moins pour la ramener à des sentimens moins désespérans pour lui! Qu'on juge également, de tout ce qu'avoit à souffrir le tendre cœur de Bazeide, forcé par le devoir, à déchirer celui de son Amant!...

Mais ce détail, qu'on présume aisément, seroit sans doute déplacé. Il suffit de savoir, que tout ce que pût obtenir Saint-Cery d'une amante aussi franche & aussi affligée qu'il l'étoit lui-même, fut de lui entendre dire,

en le fuyant, les yeux en pleurs: cruel!. Eh bien, aimez-moi, si vous le voulez; mais gardez-vous de jamais me le dire.

La Compagnie, dans cet instant, s'approchoit d'eux. Bazeide vola vers sa cousine, & se retira à l'écart avec elle, pour répandre ses douleurs dans le sein de l'amitié. Saint-Cery ne se connoissoit plus, & s'apercevoit à peine que Belise & Deville étoient à ses côtés. L'amour & le désespoir l'animoiert & l'enflâmoient tour-à-tour.

Après avoir gardé quelque tems le silence & cherché des yeux son amante: Madame, s'écria-t-il en se jettant aux pieds de Belise, ayez pitié du plus infortuné des hommes!..... Apprenez des malheurs, que vous seule pouvez terminer..... J'adore votre fille..... Ce sentiment faisoit tout mon bonheur... Hélas! je suis payé de

la plus froide insensibilité , & vous voyez mon désespoir ! . . .

Quoi ! Monsieur , dit Belise , vous aimez ma fille ? Vous le lui-avez dit ? & vous osez me l'avouer ? . . . Tel étoit donc l'objet de vos assiduités chez moi ? de vos invitations au Château ? Tous ces égards , tous ces empressements , n'avoient donc d'autre but que celui de séduire ma fille ? — Qui moi , Madame ? moi séducteur ! Quoi vous connoissez la vertu , & vous pouvez me soupçonner d'une telle bassesse ? O , mon ami ! s'écria-t-il , en se retournant vers Deville , je suis connu de vous ; ai-je mérité cet opprobre ?

Madame a du moins pû vous soupçonner , lui dit Deville ; l'amour vous a séduit , vous avez cherché à vous faire aimer , & vous n'avez point pensé combien ce sentiment seroit funeste à l'objet de votre tendresse. L'a-

mour ne fait point s'arrêter

C'est donc un crime que d'aimer ? répliqua vivement Saint-Cery. Ce sentiment si pur & si délicieux , n'est donc pour vous qu'un sentiment coupable ? . . . Non , mon ami , lui répondit Deville ; mais ce sentiment vous aveugle. Ce n'est pas un crime d'aimer ; mais c'en est un quelquefois de le dire.

La société a ses loix ; quiconque en trouble le repos , est toujours criminel. Sans doute , s'écria Belise : car enfin , quel pouvoit être votre objet , en aimant Bazeide , & en cherchant à vous en faire aimer ? — Quel pouvoit être mon objet , Madame ? Celui de mériter le seul bien où j'aspire ; d'obtenir son cœur , & de lui demander sa main. — Sa main ! Pouvoit-elle vous la donner ? ma fille est-elle libre ? Ai-je cessé d'être sa mere ? Etes-vous libre vous-même ,

pour disposer ainsi de votre main ? Vous n'avez suivi que l'impétuosité de votre passion, sans en prévoir les conséquences. Croyez-moi, Monsieur, allez d'abord sur ce sujet consulter votre pere, & vous viendrez m'apporter sa réponse. En attendant, n'oubliez pas, ou je m'en souviendrai pour vous, que la malignité ne voit pas impunément une fille peu riche, être l'objet des vœux d'un homme de qualité & possesseur d'une grande fortune.

Dès que Belise fut rentrée chez elle, Bazeide, qui avoit fait des efforts incroyables pour contraindre sa douleur, donna un libre cours à ses larmes. Vers la nuit, son désespoir ne fit qu'augmenter, & elle fut saisie d'une fièvre violente. Belise se connoissoit à peine, & Rosette se trouva dans le cas de leur rendre les mêmes services, qu'elle avoit ci-devant reçus de l'une & de l'autre, à Paris.

Quelques soins qu'on eut pris, pour cacher à Saint-Cery l'indisposition de Bazeide, il en fut instruit par un domestique qu'il avoit envoyé secrettement pour s'informer de ses nouvelles. Il frémit, & part aussitôt pour s'assurer lui-même de son état. Il ne court pas, il vole & arrive chez Belise, plus accablé encore de désespoir que de fatigue. Il voit l'infortunée Bazeide, pâle, abattue & respirant à peine.

Hé, quoi! ma chere Bazeide, s'écria-t-il; dans quel état vous vois-je? hélas! j'en suis peut-être la cause innocente! Peut-être augmentai-je l'horreur de votre situation?... Dieu!... Que je suis à plaindre! Bazeide détourna la tête, & ne lui répondit, que par un profond soupir.

Saint-Cery étoit entré avec tant de précipitation, que Belise n'avoit pas eu le tems de l'arrêter: Quoi,

les larmes

Monsieur, lui dit-elle, ne cesserez-vous point de nous persécuter l'une & l'autre? Son état n'est-il pas assez affreux, sans que votre présence vienne y ajouter encore? L'aveugle passion qui vous conduit, ne connoît donc plus rien de respectable?

Deville entra dans ce moment; il avoit vu prendre à Saint-Cery le chemin qui conduisoit chez Belise, & s'étoit hâté de le suivre. Il le prend par le bras, à l'instant, où le jeune Amant alloit se jeter aux pieds de Belise, & l'entraîne dans la vallée voisine.

Les grands chagrins sont taciturnes. Saint-Cery le suit, la tête panchée sur sa poitrine, & les yeux fixés sur la terre. Deville, qui le voit tremblant, & qui présume la violence des sentimens dont son élève est agité, le fait asseoir au pied d'un chêne, & par

par son silence, semble respecter, & même partager sa douleur.

Deville connoissoit trop le cœur humain, pour ignorer que les consolations, trop précipitées sont de nouvelles playes, pour un cœur accablé par des malheurs qui semblent être sans remèdes.

Après avoir été agité long-temps par toutes les fureurs qu'inspirent à un Amant malheureux, la jalousie, le désespoir & toutes les autres passions qui en sont la suite, Saint-Cery tomba dans un abattement, qui devint le terme de son délire. Allons, mon ami! dit-il, en se levant; fuyons, à jamais l'amour; il est trop cruel pour moi!... C'en est fait, mon cœur y renonce. Hélas! lui répondit, Deville, puissiez-vous persister dans cette résolution! Que vous vous sauverez de

peines, & que vous en épargnez à l'amitié !

Il revint au Château. Le Marquis de Roselle le faisoit chercher par-tout & l'attendoit, avec la plus grande impatience, pour lui annoncer que le Roi lui accordoit un Régiment. Saint-Cery n'étoit pas ambitieux, & son cœur étoit occupé de passions trop violentes, pour qu'une pareille faveur lui fit un plaisir bien sensible. Il affecta cependant d'en avoir beaucoup, pour plaire au Marquis de Roselle, qui nageoit dans la joie, d'avoir obtenu cette grace, que trente concurrens avoient inutilement sollicitée.

Saint-Cery vouloit alors faire à son père l'aveu de son amour pour Bazeide, & l'engager, s'il étoit possible, à l'approuver ; mais il ne jugea pas l'occasion favorable. Le Marquis étoit prêt à partir pour la Cour, dans l'in-

tenion d'aller remercier les personnes qui s'étoient intéressés pour son fils, & pour prendre les derniers arrangemens relativement au mariage ci-devant proposé.

Saint-Cery envoya, le lendemain, chez Belise, pour lui faire part du don que lui avoit fait le Roi d'un Régiment, ou plutôt pour apprendre, par ce moyen, des nouvelles de Bazeide. Le Laquais qu'il avoit envoyé, ne tarda pas à revenir. Bazeide se porte mieux, lui dit-il, & Belise vous félicite. — Mais, comment a-t-elle reçu cette nouvelle ? — Assez froidement ; elle y a paru prendre peu d'intérêt, & a continué sa conversation avec ce jeune Officier, qui vient de tems-en-tems de Paris. — Il y étoit donc ? — Oui, Monsieur, il est arrivé d'hier au soir. Saint-Cery lui fit encore différentes questions.

Enfin le Laquais lui dit, qu'il étoit assis auprès de Bazeide, & tenoit dans sa main une boîte brune, dans laquelle il avoit vu le portrait de cette Demoiselle; qu'après l'avoir regardé quelque tems, il l'avoit mis dans sa poche, en disant qu'il l'emportoit à Paris.—Cela suffit, lui dit Saint-Cery, qui avoit toutes les peines du monde à se contraindre.

Quoi, dit-il, lorsqu'il fut seul, tout m'abandonne! tout conspire ma perte! Ah! Je n'en doute plus, Bazeide me trahit La perfide! Elle donne son portrait à mon rival . . . N'aurai-je donc travaillé, que pour lui? Ne me suis-je occupé à faire revivre ses traits, sur la toile, que pour en gratifier un autre Amant?

Ces réflexions réveillent son ancienne jalousie. Il envoie à l'auberge où Emerie est descendu, pour s'in-

former du jour de son départ. Il apprend qu'il est fixé au lendemain, & attend ce moment avec la plus grande impatience. Il passe la nuit la plus cruelle, & dépêche, de grand matin, un de ses gens, avec ordre de venir l'avertir du moment où Emerie seroit mettre les chevaux à sa chaise. Chaque minute lui paroît un siècle.

On lui annonce enfin, qu'Emerie est prêt à partir. Il court aussitôt l'attendre près d'un bois, à côté duquel il doit passer. Deville, qui le voit sortir, & qui tremble pour les projets que le jeune Amant peut avoir conçus, le suit de loin, entre dans le bois, se cache derrière un arbre, & observe tous ses mouvemens. Saint-Cery demeure près d'un quart d'heure, dans la même position. Tout annonce en lui, les symptômes du désespoir.

Emerie , passe enfin. Arrête ! dit Saint-Cery , au Postillon , d'un ton furieux ; & à Emerie : Monsieur , je vous prie de descendre. Emerie sort de sa chaise , & s'avance vers Saint-Cery. Monsieur , s'écrie celui-ci, vous voyez un rival qui , tant que vous vivrez , ne peut être que malheureux . . Suivez-moi. A ce mot , de rival , Emerie frémit à son tour : Ah ! chere amante , s'écrie-t-il , je vais te mériter de nouveau , ou mourir digne de toi.

Arrivés dans le bois ; vous êtes sans épée , lui dit le Comte. Voilà deux pistolets ; ils sont également chargés ; choisissez. Deville accourt alors . & se place au milieu d'eux. Qu'allez-vous faire , jeunes imprudens ? Voyons , ajoute-t-il , lequel de vous osera priver de la vie , un homme de sang froid , qui veut épargner un crime à deux furieux ?

Quoi , s'écrie Emerie , il prétend m'enlever le seul bien qui me soit précieux ! S'il fait depuis quel tems j'aime Rosette , & quels sont mes droits sur son cœur , a-t-il pû se flatter , que je pourrois la lui céder autrement , qu'avec la vie ?

Rozette ! s'écria Saint-Cery , en laissant tomber son pistolet , & en se cachant des deux mains le visage. Quoi , Monsieur , ajouta-t-il , l'instant après , quoi ! c'est Rozette que vous aimez ? Insensé ! s'écria Deville , vois jusqu'à quel point ton amour furieux t'égarre.... gémis , rougis de ton erreur , & vois dans quel abîme elle alloit te précipiter !

Ces mots étoient à peine prononcés , que Saint-Cery étoit aux genoux d'Emerie. Ah ! Monsieur , lui dit-il , pardonnez à un aveugle & malheureux Amant , qui cependant

bénit le ciel de ne point trouver en vous un rival.

Emerie, surpris à son tour, & au comble de la joie, le relève avec bonté, & l'embrasse tendrement. Cependant, reprit Saint-Cery, après ces premiers mouvemens si naturels à deux cœurs généreux, Bazeide vous avoit donné son portrait, & je fais que vous l'emportez. — Il est vrai qu'elle me l'a confié, Monsieur, mais uniquement pour faire substituer une glace à celle qui s'est cassée dans sa poche, & en voici la preuve, ajouta-t-il, en lui montrant ce même portrait.

Le Comte, à cette vûe, l'embrasse de nouveau, lui renouvelle ses excuses, lui demande son amitié, le reconduit jusqu'à sa chaise, & apprend combien il avoit eu tort de douter

les "divers" "embrassement"
tendrement

de la tendresse de Bazeide, & jusqu'à quel point il en est aimé.

Alors tous ses sentimens sont changés; du désespoir, il passe aux plus flatteuses espérances.

Deville voit ce changement, presque avec autant de peine, qu'il vient d'en ressentir des emportemens de son ami; & quoiqu'il n'ait pas entendu ce qu'Emerie a dit en particulier à Saint-Cery, il présume aisément que leur explication n'a servi qu'à irriter des feux qui déjà n'étoient que trop vifs. Tel est l'homme, se disoit-il intérieurement; un mot l'abat, un autre le relève! Terrible effet des passions & de notre foiblesse!

Pendant que Deville fait ces réflexions, Saint-Cery se jette dans ses bras, & s'écrie avec transport: Ah! mon ami, que j'étoie injuste envers Bazeide? J'aime, je suis aimé; gar-

de-toi de troubler ma joie! Deville croit devoir laisser passer ce nouveau délire, s'enfonce avec lui dans le bois; & dès qu'il voit son âme un peu plus calme, il lui prend la main & lui dit;

Lorsque je croyois recueillir le fruit des soins que m'a coûté votre enfance; tels sont donc, mon ami, ceux que vous m'aviez réservés? C'est donc en vain, que j'ai cherché à répandre dans votre cœur les semences de la vertu, à l'armer contre ses propres foiblesses, à le prémunir contre les effets des passions, à faire naître en vous les sentimens de probité, d'honneur, d'humanité, dont je vous présumois capable? Un seul moment a donc suffi, pour renverser toutes mes espérances!

Quel usage avez-vous donc fait de ces principes précieux, que j'ai taché

de graver dans votre âme? Qu'est devenue cette fermeté, cette confiance, que je croyois vous avoir inspirées? Ne vous sentez-vous du courage, que lorsqu'il vous est inutile? & cessez-vous d'en avoir, lorsque vous êtes exposé aux épreuves qui en demandent?

Ah! je reconnois mon erreur, dit Saint-Cery, en baissant les yeux.— Mon ami, ce n'est point assez de la connoître, il faut y renoncer. Il faut déchirer le bandeau fatal qui vous aveugle, & se soumettre aux loix de la raison, qui seule a droit de vous guider. Sans cela chacun de vos pas fera désormais une chute.

Que le passé vous serve de leçon pour l'avenir. Voyez combien une passion, dont vous deviez étouffer la voix dans son principe, vous a causé de chagrins & de larmes. Combien

elle vous en prépare encore !
Etes-vous né pour être criminel ? ...
pour vous voir déchiré de remords ?

Moi, criminel ! Moi déchiré de remords, s'écria Saint-Cery, avec un mouvement d'indignation. Vous-même, reprit Deville, d'un ton ferme, & en le regardant fixement : Eh quoi ! vous ne regardez point comme un forfait, la fureur insensée qui vous force à vous oublier vous-même au point d'aller attendre au coin d'un bois, ainsi qu'un infâme brigand, un homme qui jamais ne fut votre ennemi, & qui, dût-il avoir été votre rival, n'en étoit pas pour cela plus coupable ?

Car enfin, de quel droit alliez-vous l'attaquer ? Bazeide ne doit-elle être aimable qu'à vos yeux ? Quels sont vos droits sur elle, ou sur ceux qu'elle pouvoit vous préférer ? Et si mille

*cf. remarques
contre le duel
sans la part des demoiselles*

autres, ainsi que vous, sont épris de ses charmes ; faut-il donc que vous braviez mille fois la mort, pour l'emporter injustement sur vos rivaux ? ... C'en est assez, si vous êtes encore digne de m'entendre ; & beaucoup trop, si je ne vois plus en vous, qu'un cœur sans fermeté. Adieu Monsieur.

Saint-Cery, anéanti par ce discours, courut après Deville. Ah mon ami ! s'écria-t-il, ne m'abandonnez pas. Rappelez-vous, que vous m'avez aimé.

Choisissez donc, lui répondit Deville : il faut me perdre, ou triompher de votre passion. Barbare ! s'écria le jeune homme : moi, renoncer à Bazeide ! — Eh, le puis-je, Grand Dieu ? — En ce cas, pour ne point partager vos égaremens, pour ne point être complice de vos fureurs ; je pars, & vous abandonne aux remords que

vous vous préparez. — Aux remords ?
 — Oui, Monsieur, aux remords, où
 dès-à-présent votre cœur devoit être
 en proie; qui seroient éternels, si vo-
 tre bonheur & le mien n'eussent per-
 mis que je prévinsse l'homicide dont
 vous alliez, il n'y a qu'un instant,
 vous rendre coupable. Eh ! qui me dit
 que ces affreux emportemens, dont
 je viens d'être témoin, ne renaîtront
 pas chaque jour, dans un cœur en-
 nyvré d'une passion qui méconnoît
 tous les devoirs ?

S'il n'en étoit ainsi, ne sentiriez-
 vous pas que, dussiez-vous vous être
 flatté d'avoir sçu plaire à Bazeide,
 un autre également eût pu sans cri-
 me, obtenir des droits sur son cœur ?
 Que vous la perdiez, & vous même
 avec elle, par les suites d'un atten-
 tat, dont je frémissais encore pour vous ?
 Oublieriez-vous, qu'en affrontant

avec autant d'aveuglement, & le cri-
 me & la mort, il faut que vous ayez
 compté pour rien, l'honneur & la
 vertu; la gloire de l'une & de l'autre
 famille; l'amitié d'un pere, la ten-
 dresse de votre ami ? L'amour a
 donc détruit ces sentimens, que la
 nature avoit gravés dans votre cœur,
 en caractères qui jamais ne devoient
 s'effacer ?

Quoi ! Parce que vous aimez, il
 faut immoler un rival, ou risquer
 d'être immolé par lui ? Forcé d'accep-
 ter le combat, pour n'être point des-
 honoré, vous l'exposez, soit vain-
 queur, soit vaincu, à la juste sévérité
 des loix ! Combat affreux où celui qui
 survit, pour peu qu'il ait de sentimens,
 est encore plus malheureux que celui
 qui a succombé. Eh ! croyez-vous que
 Bazeide, la vertueuse Bazeide, eût pu
 ne pas rejeter, avec horreur, une main

*Le thème du duel - cf.
 section 3 Jonellman*

teinte du sang de votre ennemi, dût-il n'avoir point été son Amant?

Je passe sur les dangers auxquels vous m'avez exposé: Le sacrifice de ma vie, n'est rien au prix de votre honneur. Mais celui de Bazeide, ne vous intéresse-t-il pas? Ne faites-vous aucun cas de sa réputation, que vous flétrissez? des larmes d'une mere, qui n'a rien de plus cher que la gloire de sa fille?

Votre passion ne voit rien. Vous exposez l'une & l'autre, à l'indignation, & au ressentiment de votre pere, s'il vient à désapprouver votre amour. Que diroit-on, si votre aventure venoit à éclater? Vous passeriez sans doute pour un insensé, avec qui tout homme de bon sens éviteroit d'avoir le plus léger commerce, & que toute femme honnête fueroit, dans la crainte d'un pareil sort. . . .

Deville en disant ces mots veut se retirer une seconde fois.

Saint-Cery fondoit en larmes, en l'écoutant. Arrête cher & digne ami, s'écrie-t-il en se jettant dans ses bras, arrête! Je suis encore digne de toi. . . . Sois désormais mon oracle, mon guide, & jouis de tous mes remords. He bien, lui dit Deville, en l'embrassant, je vais donc vous ouvrir mon cœur.

Quand vous vous êtes déclaré à Bazeide, je crois vous connoître assez, pour être sûr que votre but n'avoit rien que d'honnête. Mais avez-vous consulté la prudence? Avez-vous mesuré des yeux cette barriere insurmontable, que l'orgueil, l'intérêt, l'ambition, le préjugé, & l'usage, ont élevée entre vous deux? Vous êtes-vous flatté qu'un pere imbu des maximes du

monde, pût se résoudre à vous voir épouser une fille sans bien, peut-être sans nom, & que personne ne connoît?

RisqueZ pourtant de lui parler; exposez lui vos sentimens. Faites-lui part de votre état; échauffez, s'il se peut, sa sensibilité, n'oubliez rien pour l'attendrir & le décider en votre faveur. S'il approuve votre amour, allez-en faire part à Belise, & demandez lui la permission d'offrir votre main à Bazeide, dès que vous croyez qu'elle vous aime. Mais si vous ne pouvez réussir, souvenez-vous de ce que je vous dis: ou vous avez renoncé à l'honneur, ou vous devez contraindre votre amour au silence.

La tranquillité de Belise, celle de Bazeide, sa réputation, son honneur & le vôtre, le respect que vous devez à une mere vertueuse, l'esti-

me de vos amis, tout vous en fait une loi, que vous ne pouvez enfreindre sans crime. Soumettez-vous à votre destinée, puisque vous ne pouvez pas l'éviter; mais soyez le seul malheureux, s'il est possible. Méritez la pitié des hommes, jamais leur mépris; mourez plutôt, victime de l'amour, s'il doit être l'opprobre de votre vie.

Il vous reste encore un devoir à remplir, qui, quoique moins sacré, n'en est pas moins indispensable. Belise ne voit pas votre conduite, & vos transports, sans éprouver les alarmes d'une mere qui aime véritablement sa fille, & vous n'avez rien fait qui puisse les calmer pour l'avenir. Il est inutile de vous dire combien vous devez vous efforcer de rendre à son âme, la paix que vous lui avez ravie.

Saint-Cery, après avoir regardé Deville, avec des yeux gonflés de larmes : mon cher ami ! lui dit-il en foupirant, la vertu me parle par ta voix Il faut l'entendre & se sacrifier pour elle. A ces mots, il revient, en hâte, au Château, s'enferme dans sa chambre, & écrit à Belise la lettre suivante.

MADAME,

Je reconnois les imprudences que m'a fait commettre l'impétuosité d'une trop bouillante jeunesse. Le délire cesse ; la raison reprend sur moi les droits que les passions ne lui ont que trop long-tems disputé. Le premier usage que j'en fais, est de vous annoncer ce changement. Puisse-t-il vous faire oublier le passé, & vous tranquilliser sur l'avenir ! Ne croyez pourtant point, Madame, que je renonce à mon amour. Il est aussi durable que

les sentimens vertueux qui me l'ont inspiré. La mort seule est capable de le détruire.

Mais cet aveu n'a rien qui doive vous inquiéter : S'il ne m'est pas possible de changer mes sentimens, je puis les empêcher de paroître. Recevez le serment solennel que je fais, d'expirer mille fois plutôt que de hazarder rien qui puisse désormais vous allarmer. Quoi qu'il m'en coûte enfin, soyez, de grace, convaincue que le plus cher de mes desirs est, en méritant votre estime, de me rendre digne de plaire au seul objet des vœux de l'infortuné SAINT-CERY.

Deville, chargé de porter cette lettre à Belise, la trouva au milieu de Rosette, de Bazeide & de Nanette, (c'étoit une jeune Payfanne, qui avoit les plus grandes obligations à Belise.) Ah ! dit Belise avec sa douceur ordinaire, vous arrivez bien à propos ! Vous me voyez avec mes trois filles,

& mon petit-fils , ajouta-t-elle en montrant l'enfant de Nanette. Ne me trouvez-vous pas avec une assez nombreuse famille ? Elle ne sauroit l'être assez Madame , répondit Deville , dès qu'elle a le bonheur de vous appartenir.

Après quelqu'autres propos de ce genre , & Belise étant passée dans le jardin , il lui remit la lettre de Saint-Cery. Hélas ! s'écria-t-elle , après l'avoir lue avec attention , qu'avoient fait ces pauvres enfans pour éprouver ainsi les rigueurs de l'amour ?

Elle demanda , ensuite à Deville ; comment s'étoit opéré ce changement. Il le lui raconta , lui confia , sous le plus grand secret , l'aventure de Saint-Cery avec Emerie , & lui fit sentir de quelle importance il étoit qu'il n'en transpirât rien.

J'y suis moi-même trop intéressée , lui répondit Belise. Mais croyez-vous que tout ceci doive me rassurer , lorsqu'il s'agit d'un caractère aussi impétueux que celui de Saint-Cery ? Veillez du moins sur lui , Monsieur ; n'ayez des droits que lui-même vous a donnés ; & n'abandonnez pas une mere , qui remet son fort entre vos mains.

Deville lui fit les promesses les plus propres à la rassurer , & fut retrouver Saint-Cery , qui l'attendoit avec impatience sur le chemin , pour apprendre l'effet que sa lettre avoit produit , & pour demander indirectement des nouvelles de Bazeide. Il l'avoit à peine rejoint , lorsqu'on vint leur annoncer l'arrivée du Marquis de Roselle , avec la Comtesse de Sericourt , & la Marquise de Rosville , sa tante , qui passoient pour

aller voir un de leurs parens , dont la terre n'étoit éloignée que de quelques lieues.

La Comtesse de Sericourt , étoit une jeune Veuve , de vingt-un ans , ni belle ni jolie qui , à une figure passable , joignoit quelques grâces , & beaucoup de fraîcheur. Elle étoit assez bien faite , possédoit le jargon des sociétés , & avec moins de prétentions , auroit pu plaire davantage.

C'étoit l'épouse qu'on destinoit à Saint-Cery ; elle jouissoit de vingt mille écus de rente , & étoit l'unique héritière d'un oncle , dont la fortune étoit encore plus considérable. Sa famille étoit ancienne & illustre : la Comtesse , d'ailleurs , appartenoit à un homme en place qui avoit fort à cœur son mariage avec le fils du Marquis de Roselle , & qui , en conséquence , lui avoit fait obtenir le Ré-

giment

giment dont nous avons déjà parlé.

Saint-Cery avec un nom illustre , une fortune brillante , une figure distinguée , lui plut au premier coup d'œil.

La Comtesse , après avoir attendu vainement ce qu'elle s'étoit promis de ses propres charmes , lui fit quelques agaceries , auxquelles il ne répondit pas , tant son cœur étoit occupé de l'image de Bazeide !

Le lendemain , par ordre de son pere , il assista pourtant à la toilette des deux Dames , qui , après le déjeuner , se rendirent chez leur parent , qui les attendoit à dîner.

Immédiatement après leur départ , le Marquis de Roselle , en s'adressant à Saint-Cery : Mon fils , lui dit-il , je n'attendois que le grade de Colonel , que le Roi vient de vous donner , pour vous parler d'un mariage , que j'ai ménagé depuis long-tems pour vous ,

& qui ne sauroit être plus avantageux. La Comtesse de Sericourt, est l'épouse que je vous destine ; ses alliances sont considérables , ses amis sont puissans , & leur crédit peut vous mener à tout. Quelque raison , particulière, m'oblige cependant de le remettre à quelque mois. Allez , en attendant, prendre possession de votre Régiment ; de-là rendez-vous à Paris, chez votre oncle ; & faites vos efforts pour mériter de plaire à la Comtesse.

Saint-Cery ne put, sans frémir, entendre ce que lui disoit son pere. Qu'avez-vous , lui dit le Marquis ? La proposition a-t-elle de quoi vous déplaire ? Ah mon pere ! — Parlez — Je n'ose — Vous n'osez ? — Non , mon pere. Je crains ! — Quoi ? — de m'attirer votre courroux. — C'est trop douter des sentimens que j'ai pour

vous Parlez mon fils ; je vous l'ordonne Eh bien ? — hélas ! Mon cœur n'est plus à moi. — Qu'entens-je ! Eh, qui donc aimez-vous ? Quel est ce prodige ? — c'est ? — la plus belle, la plus aimable, la plus vertueuse des femmes ! la fille de Belise. — Bazeide ? — Elle-même , mon pere ! s'écria-t-il , en embrassant ses genoux.

Fort bien ! dit le Marquis, en éclatant de rire, à la vue des transports de son fils : mais qu'a de commun cet amour, que je vous passe , en faveur de votre bon goût ; qu'a , dis-je , de commun cet amusement passager , avec le mariage dont je vous parle ? — Un amusement passager ! s'écria en rougissant le jeune homme. Ah ! ne le croyez point , de grace : Tout ce que la vertu peut ajouter à la beauté , a droit d'inspirer d'autres sentimens & mon cœur ... Gardez-vous d'ache-

11 le roman dans le roman

ver! Allez ; vous êtes un enfant, que les Romans ont sans doute, gâté. Allez, Monsieur, vous rappeler, plus mûrement, ce que vous êtes, ce qu'est Bazeide, ce qu'est la Comtesse ; & ne me forcez point à rougir pour vous davantage.

Saint-Cery voulut répliquer ; mais le Marquis (en fronçant le sourcil) lui ordonna de se retirer dans son appartement, où il alla donner un libre cours à ses sanglots & à ses larmes.

Le lendemain, après avoir passé la plus affreuse nuit ; son pere, étonné de ne l'avoir point vû paroître, au diner, l'alla trouver dans son appartement, & fut effrayé de l'état où il le trouva. Voyant, alors, que la rigueur n'étoit plus de saison, & qu'il falloit tenter de ramener le jeune homme par la douceur :

Quoi ! Mon fils, lui dit-il, il est donc vrai que vous aimez, sérieusement, Bazeide ? Mais ce peut-il que vous ayez pensé qu'un pere, à qui la gloire de son nom, & votre avancement, sont également chers, pût jamais consentir à des nœuds, dont l'énorme disproportion nous couvrira de honte l'un & l'autre ? Eh ! Quand je serois foible assez, pour me prêter à l'avilissement où se bornent vos vœux ; ignorez-vous les engagements que j'ai pris ? Ignorez-vous, qu'ils sont sacrés pour moi, puisque j'ai donné ma parole, & que tout Gentilhomme est obligé de la tenir ?

Quoi ! dit Saint-Cery, encouragé par la foiblesse qu'il croyoit trouver dans son pere; quoi ! vous avez donné votre parole ? . . . Mais saviez-vous s'il dépendoit de vous de la tenir ? Votre consentement, ne supposoit-il pas le

mien ? Ne devient-il pas nul ; si je ne veux ni ne puis le ratifier ? . . . Eh quoi , mon pere ! Il s'agissoit de mon bonheur ; que dis-je ? de ma vie ! & vous en disposez , sans m'avoir au moins consulté ? . . . Juste ciel ! votre fils étoit donc à vos yeux , un être bien indifférent ?

Bazeide , dans votre esprit , est pètrie d'un limon moins illustre que le nôtre . . . Que savez-vous , si elle n'est pas d'une naissance encore plus considérable ? Son éducation , ses sentimens & ses vertus , doivent du moins le faire présumer ; ou , en tout cas , la rendre digne d'aspirer au plus haut rang.

Saint-Cery , emporté par le sentiment , alloit s'étendre sur une matiere où l'éloquence du cœur est toujours abondante ; lorsque son pere , à qui de tels principes étoient plus

qu'étrangers , devenant tout-à-coup furieux , lui imposa silence , & sortit , en lui disant : je vous donne trois mois , pour vous disposer à l'obéissance que vous me devez ; & gardez-vous de reparoître devant moi , à moins que ce ne soit pour abjurer vos indignes erreurs.

Le Marquis , en rentrant chez lui , fit appeller Deville , & lui raconta tout ce qui s'étoit passé , entre son fils & lui.

Je vous avois prévenu de son amour , lui dit Deville ; je vous avois averti , qu'il falloit éteindre dans sa naissance une passion , que dans la suite on ne pourroit peut-être plus arrêter. Je vous priai , même , de faire éloigner votre fils ; vous plaisantâtes de mes craintes. Elles ne sont que trop réalisées.

Je croyois le mal moins grand , ré-

pondit le Marquis Mais je crois savoir , à qui l'imputer. Belise qui sans doute, a de l'ambition , s'est prévalué des charmes de sa fille, pour séduire mon fils. Bazeide , à l'instigation de sa mere , a probablement encouragé la passion de ce jeune imprudent. Mais j'ai plus d'un moyen , de m'en venger , & d'écarter la cause de mes craintes.

Ah ! Monsieur , s'écria Deville , vous êtes dans l'erreur. Epargnez à votre vertu , le regret d'offenser celle de Belise. Elle & sa fille ont fait tous leurs efforts pour éteindre les feux de votre fils. J'en suis témoin , Monsieur ; & j'oserois même affirmer , que si quelqu'un peut ramener le jeune Amant à la raison , nul ne sauroit y travailler plus efficacement que Belise elle-même.

J'en suis ravi , dit en se radoucissant,

fant , le Marquis ; & j'avouerai que j'avois quelques peines à mal penser de cette femme Cependant comme je vois peu d'apparence à rien gagner sur mon fils tant qu'il sera voisin de Bazeide , & que je fais d'ailleurs l'espece de démêlé qu'il eut , il y a quelques jours , avec je ne fais quel étranger ; je veux qu'il parte , dès demain , & je vous prie d'aller , dès cet instant , l'y disposer.

Saint-Cery auroit désiré de pouvoir rendre une visite à Belise avant son départ , & de jurer à Bazeide une constance éternelle ; mais il sentit que ce seroit aigrir encore son pere & risquer de nuire à Belise. Il se contenta de leur écrire , & de leur protester que ni le tems ni l'éloignement ne pourroient rien sur les sentimens qu'il leur avoit voués.

L'estime qu'avoit déjà conçu le Mar-

quis pour Belise, s'étoit encore accrue par le récit que lui avoit fait Deville, de tous les soins qu'elle avoit pris, de concert avec sa fille, pour mettre fin aux poursuites de Saint-Cery.

Soit qu'il voulût prendre avec elle les moyens les plus propres pour rebuter son fils, soit que la société de Belise lui fût devenue nécessaire, il l'invita très-souvent à dîner au Château, d'où elle s'étoit éloignée depuis quelque tems, sous différens prétextes; & lorsqu'elle manquoit de s'y rendre, il l'alloit voir l'après-midi, pour y faire de la musique, & surtout pour entendre chanter Bazeide.

Ayant, un jour, appris que Belise ne viendroit point dîner chez lui, attendu qu'un Officier des Gardes-Françoises dînoit chez elle, ainsi qu'il avoit toujours fait, lorsqu'il étoit venu dans le païs; le Marquis arriva tout-à-coup chez cette Dame,

Quoi! Madame, dit-il, est-ce l'arrivée de Monsieur, (en saluant Emerie) qui me prive du plaisir de vous avoir chez moi? Se peut-il que vous ayez craint d'en user trop librement avec un homme qui ne pourroit qu'être vraiment flatté de l'honneur que vous voudriez bien lui faire? Monsieur, ajouta-t-il, tous les honnêtes gens, & surtout les personnes de votre état, n'ont ici d'autre auberge que mon Château. Daignez ne pas me refuser l'honneur de vous y recevoir, dans l'instant même, avec ces Dames; & de n'avoir jamais d'autre logement, lorsque vos affaires vous appelleront dans ce païs.

Emerie le remercia poliment, quoiqu'avec quelque espece d'embaras; & avant que de monter avec la Compagnie dans le carrosse du Marquis, il trouva l'instant de s'écarter, pour

défendre à ses gens de le nommer, & surtout de rien dire qui eût quelque rapport à son aventure avec Saint-Cery.

Vers le milieu du repas, le Marquis fit servir différens vins, entr'autres un vin de Beaune, qu'il vantoit fort. Je n'en bus jamais de meilleur, dit Emerie, même dans le país. Vous connoissez donc ce país-là, dit le Marquis? — Beaucoup.—Et le Comte de Saint-Amé, sans doute? — Oui, Monsieur (dit en rougissant Emerie); mais je ne vous crois point de ses amis? — Vous vous trompez, car je l'aime maintenant tout autant que je l'estimois.

Nous étions divisés, j'en conviens: mais nos différends se sont terminés à l'amiable; nous avons fait un accommodement avantageux pour l'un

& pour l'autre, & notre éloignement n'a servi qu'à cimenter davantage notre union. Il est vrai que le Comte de Saint-Amé s'y est prêté de la meilleur grâce du monde, ou, pour mieux dire, qu'elle est son ouvrage, & je suis au comble de mes vœux d'avoir pu recouvrer en lui l'ami le plus cher, le plus vrai & le plus respectable.

Eh bien, Monsieur! lui dit Emerie, avec un transport dont il n'étoit plus le maître, cet ami, c'est — Ah! n'achevez pas, c'est votre pere: je reconnois en vous ses traits. A ces mots le Marquis vole à Emerie; le serre dans ses bras, & prodigue au fils, les caresses qu'il auroit faites au pere.

Le reste du dîner se passa dans la plus grande joie. Le Marquis de Roselle fut charmant. On but successivement à sa santé, à celle du Comte

de Saint-Amé, de son fils, de Belise, de Bazeide, ainsi qu'à celle de Rozette.

Dès que la table fut levée, Emeric qui depuis deux ans n'avoit pas été en Bourgogne, témoigna de l'impatience de savoir le dénouement du procès de son pere avec le Marquis de Roselle, & l'histoire de leur raccommodement. *Quoi! s'écria le Marquis, vous l'ignorez? C'est un nouveau plaisir pour moi, que d'avoir à vous l'apprendre.*

Le Vicomte de Lozange, dit le Marquis, avoit laissé en mourant une terre considérable du côté de Dijon. Le Vicomte de Saint-Amé, & moi, étions regardés comme ses parens les plus proches. Nos Avocats prétendirent que chacun de nous avoit seul droit de succéder au défunt.

M. de Saint-Amé, persuadé de la lé-

gitimité de sa cause, me fit part des différentes Consultations qu'il avoit demandées, & qui toutes lui étoient favorables. J'en fis autant de mon côté; & nous vîmes tous deux, avec surprise, que sur le même exposé, nos Avocats, séparément, nous donnoient à tous les deux, gain de cause.

Nous soupçonnâmes mutuellement nos Conseils d'ignorance ou de mauvaise foi, & le Comte de Saint-Amé qui avoit déjà effuyé, malgré lui, les frais & les défagrémens qu'entraînent les Procès, me proposa de partager le différend par la moitié, & de partager entre nous deux la Terre. Mais un malheureux Intendant, que j'ai chassé depuis, d'accord sans doute avec mes Avocats, me démontra si clairement la bonté de mon droit, que le procès (quoiqu'après avoir été instruit, & jugé à mon dé-

avantage, à Saumur) fut enfin porté par appel au Parlement de Dijon.

Je passe sur les procédures immenses qui se firent de part & d'autre pendant plus de quatre ans, pour en venir plutôt au moment où l'affaire fut enfin portée à l'Audience.

J'avois souvent oui dire, que les Avocats s'écartoient quelquefois de l'état de la question pour s'égayer aux dépens des Parties, pour sacrifier même à un Sarcasme, & à l'apparence d'un bon mot, ou la sensibilité, ou la réputation d'un galant homme.

Je prévins cet abus, en recommandant au mien la plus grande réserve, & je n'eus, à cet égard, aucuns reproches à lui faire.

Il n'en fut pas de même de son Confrere. Il s'échappa, de tems en tems, avec une licence effrenée, &

donna un libre cours à sa malignité, au point, que je sortis transporté de fureur, tant contre le Comte de Saint-Amé, que contre son Avocat, que j'imaginois n'être que son organe.

Je rencontraï le Comte, à qui, dans la chaleur de mon ressentiment, je tins des propos extrêmement durs. Il me parla avec autant de sang-froid que de politesse; m'assura qu'il étoit au désespoir de tout ce qu'avoit dit son Avocat, qu'il n'y avoit aucune part, & qu'il le désavouoit hautement. La fureur m'aveugloit; nous fortîmes de la Ville, & je l'attaquai avec tant d'acharnement, que j'avois déjà reçu deux coups d'épée sans m'en être aperçu; lorsque le Comte, en voyant couler mon sang, me proposa ou de me reposer ou de borner là notre combat.

J'étois trop furieux pour rien entendre, & le Comte trop généreux pour abuser de mon épuisement. Venez, dit-il, en me présentant la main, pour me relever (car j'étois tombé de foiblesse) c'en est assez pour aujourd'hui. Si vous persistez dans votre injustice, je vous rendrai raison une autrefois des mauvais procédés que vous ne rougissez pas de m'attribuer; en attendant, songez à vous faire guérir, & permettez que je vous remene chez vous. Jugez de ma confusion! . . . Mais le Comte ne s'entint pas là; il vint lui-même assiduellement savoir de mes nouvelles, & me fit tellement rougir des injustes excès où je m'étois porté contre lui, que, cédant tout à coup aux sentimens que m'inspiroient tant de vertus: trop généreux Comte! lui dis-je en lui prenant la main, vous avez

l'âme trop grande, trop sublime, pour n'être pas fondé dans le procès que nous avons ensemble, & je m'en désiste dès cet instant, pourvû que vous daigniez ne voir en moi que le plus vrai & le plus reconnoissant de vos amis.

J'accepte, avec plaisir, la seconde proposition, me dit le Comte. Quant à l'autre, je ne le puis; je fai que vous avez un fils: vous ne pouvez pas plus disposer de ses droits, que je ne puis accepter vos offres. Quoique très-convaincu de la légitimité des miens, je puis cependant m'être trompé; l'intérêt a pû m'aveugler comme un autre. Mais si vous le voulez, foyons nous même nos propres juges, & n'en cherchons plus ailleurs.

Nous nous enfermâmes, en effet, un matin, & après avoir dépouillé la

procédure de tout cet amas volumineux d'écritures, nécessaires (dit-on) pour la forme ; de quoi s'agit-il, entre nous, me dit le Comte ? — de la succession du Vicomte de Lozange. — A qui doit-elle revenir ? — A son plus proche parent. — Si nous sommes tous deux au même degré de consanguinité, que faut-il faire ? — Partager la succession. — Voilà tout le procès. Produisons chacun, de bonne foi, notre généalogie, & prononçons en conséquence.

Deux heures nous suffirent pour ce travail, & pour me faire voir que le Comte de Saint-Amé étoit le plus proche parent du défunt. On m'a trompé, lui dis-je, en l'embrassant ; la succession est à vous, & je vous l'abandonne de grand cœur.

Nos décisions, me dit le Comte, en souriant, ne sont pas un arrêt. Je

vous ai autrefois proposé, par accommodement, de partager cette même succession ; je persiste, & ne fais point rétracter ma parole. — C'est être trop désintéressé, mon ami, & vous ne me vaincrez point en générosité. Estimez-moi du moins assez, pour ne pas me faire rougir . . . Il insista pour me dédommager, même des frais, mais inutilement. Je les ai faits par ma faute ! s'écria-t-il, il est juste que je les paye : je vous rendrois même ceux auxquels je vous ai injustement exposé, si je ne craignois de vous offenser.

Le Marquis de Roselle finissoit à peine ce récit, lorsqu'on annonça le Chevalier de *Tékéli*. C'étoit un cousin de la Comtesse de Sericourt. Quelques bonnes fortunes qu'il avoit eues, lui avoient tourné la tête ; son talent pour le violoncelle, avoit con-

tribué à le répandre dans le monde. Il comptoit beaucoup de *Connoissances*, & pas un ami. Il avoit le propos léger, la tournure qui amuse, par conséquent le talent de plaire au vulgaire des femmes.

Ses assiduités chez le Marquis de Roselle, étoient devenues plus fréquentes depuis qu'il y avoit vû Bazeide; & le goût qu'il avoit pris pour elle, étoit devenu chez lui une espece de passion.

Dès qu'il eut salué la Compagnie, il fut s'asseoir auprès de Bazeide, à qui il tint tous les propos qu'il avoit mille fois répétés dans les ruelles. Etonné, mais nullement déconcerté du silence de cette aimable fille, il se leva, fit quelques tours de chambres, consulta toutes les glaces, rajusta ses cheveux, & son large jabot, vint se rasseoir, se releva, fut s'ac-

*actions & description
révélées*

couder à la cheminée, & raconta sans en être requis, tout ce que la chronique du jour avoit de plus piquant & de plus scandaleux.

Le Marquis de Roselle applaudissoit de tout son cœur, & les Dames baissoient les yeux. Emerie, qui s'en aperçut, proposa la promenade. Le Chevalier de Tékéli, regardant alors sa montre, dit qu'il étoit obligé de partir pour assister dans le voisinage à un concert auquel il ne pouvoit manquer, & disparut dans le moment.

Le lendemain, Emerie, malgré les instances du Marquis, pour l'engager à lui accorder quelques jours, reprit la route de Paris, en lui promettant que, sitôt sa garde montée, il reviendroit, & passeroit au Château au moins une semaine.

Après son départ, le Marquis demanda à Belise, sans affectation, le

fujet de ses fréquens voyages. Je l'ai connu à Paris, lui dit-elle, il a pour nous beaucoup d'amitié, & vient nous sacrifier quelques momens. — J'avois cru qu'il aimoit ou Bazeide ou Rosette, & qu'il projettoit quelque établissement avec l'une des deux. Belise rougit, & comme elle craignoit que le Marquis ne traversât le mariage d'Emeric, elle se tut, & parla d'autre chose.

Le Marquis insista, & lui parla avec un air d'intérêt capable d'inspirer de la confiance à Belise. Mais les principes qu'elle connoissoit au Marquis, étoient peu capables de la rassurer sur les aveux qu'elle avoit à lui faire. Cependant, il parut de si bonne foi, qu'elle crut pouvoir hazarder de lui confier ce secret.

Je vais vous faire une confidence, lui dit-elle, en le tirant à l'écart,
que

que vous me promettrez de ne dévoiler à personne, sans mon consentement. — Je vous le promets, sur mon honneur. — Mais j'exige, de plus, que si vous ne pouvez pas, ou si vous ne voulez pas nous être utile, vous ne croirez jamais nos vues. — Comptez sur ma parole.

Belise, alors, lui raconta l'aventure de Rosette, d'une façon si intéressante, qu'il s'en sentit ému. Ah! dit le Marquis, dès qu'elle eut achevé, je puis vous servir beaucoup en ceci, & je m'en fais d'avance un vrai plaisir.

Ce mariage est sortable du côté de la naissance; la maison de *Flavony* va au moins de pair, avec celle de Saint-Amé. Quant à la fortune, le Comte est riche & n'est pas ambitieux. D'ailleurs, je vous dirai, sans que cela aille plus loin, qu'il a des sentimens particuliers, & qu'il s'en fait des systé-

mes que je suis bien éloigné d'adopter. Il a une maniere de penser & d'agir, qui n'est pas toujours celle des personnes de notre rang. A cela près, c'est l'homme le plus estimable que je connoisse. Soyez tranquille ; j'espère que les obstacles que nous avons à vaincre, ne feront rien moins qu'insurmontables.

Belise fit part à Rosette & à Bazeide, de la conversation qu'elle venoit d'avoir avec le Marquis, en prévint par lettre Emerie, & attendit son retour avec la plus grande impatience.

Celle d'Emerie ne se trouva pas moins vive. Il arriva bientôt, & eut avec le Marquis une conversation, pendant laquelle il lui fit les plus grandes instances pour l'intéresser en sa faveur.

Le Marquis écrivit, en conséquen-

ce, la lettre la plus pressante au Comte de Saint-Amé, pour l'engager à venir chez lui, sous prétexte d'une affaire de la dernière importance, qui exigeoit sa présence, ses lumieres & ses conseils. Il pria seulement le Comte, de vouloir bien, en passant par Paris, prendre Emerie, & l'amener avec lui au Château de Roselle.

Emerie y passa huit jours avec le plus grand plaisir, y vit Rozette assidûment, & osa même l'aimer avec moins de mystere. Il revint ensuite à Paris, pour y attendre son pere, qui y arriva le surlendemain, & qui le ramena chez le Marquis.

Celui-ci, laissa passer deux jours sans parler au Comte du mariage qu'il projettoit de faire réussir. Il se contenta d'inviter Belise à dîner, & de donner un concert, dans lequel Rozette chanta très-joliment, joua

de la harpe, & toucha le clavier avec autant de précision que de goût. Emerie qui ne lui connoissoit pas ces talens, eut tout le plaisir de la surprise. Voilà de vos tours, Madame ! dit il, tout bas, à Belise ; qu'il est doux d'être trompé si agréablement !

Lorsque le Marquis de Roselle crut qu'il étoit tems de parler au Comte, il le prit en particulier, & lui dit : Mon ami, votre fils n'est plus un enfant, & je voudrois le marier.

Une Demoiselle bien née, peu riche, j'en conviens, mais dont les rares qualités seront probablement de votre goût, comme du sien, est celle que j'aurois en vue, au cas que vous n'en ayez point une autre. — Ah ! mon ami, ce n'est ni pour vous ni pour moi, que mon fils doit choisir une épouse. Vous savez combien il m'est cher ! C'est lui seul qu'il faut con-

sulter. Je le connois assez, pour pouvoir m'en rapporter à lui ; car c'est son bonheur seul qui m'intéresse. Vos principes sont différens, je le fais ; mais tels sont les miens. Ainsi, proposez-lui, quand vous voudrez, ce mariage, dont je ne puis, dès qu'il vous plaît, que très-bien augurer. S'il lui convient, il a mes pleins pouvoirs. Mais je le répète, Marquis ; c'est à lui seul à prononcer.

Eh bien, s'écria le Marquis, c'est de sa part que je vous parle ! & celle qu'il a choisie, c'est cette même Rozette qui, tantôt, a si bien mérité vos éloges.

Roselle entra alors dans tous les détails que le Comte de Saint-Amé pouvoit désirer de savoir. Je suis charmé que ce soit elle, interrompit enfin le Comte : elle m'a plu, dès le premier instant ; & je vois mainte-

nant, avec plaisir, pourquoi ses yeux tomboient sur moi avec un air d'intérêt & d'attendrissement, dont je cherchois envain la cause.

Il fit ensuite appeller Emerie. Mon fils, lui dit-il, le Marquis me dit que vous aimez Rozette, & me sollicite de consentir à votre union avec elle. Quels sont vos sentimens à cet égard? — Ah, mon pere! mon bonheur dépend de votre aveu. Je vous devrai une nouvelle vie si vous daignez y consentir. Alors Emerie lui fit, en tremblant, le récit de son aventure avec Rozette. Quoi! Marquis, dit le Comte de Saint-Amé, vous m'avez laissé ignorer ceci? — Mon fils, hâtez-vous de réparer le tort que vous avez fait à Rozette: je suis fâché, pourtant, d'avoir si long-tems ignoré vos engagements, & que vous ne m'avez pas assez aimé, pour m'en

faire vous-même la confidence.

Emerie, transporté de joie, après s'être excusé de son mieux, courut chercher Rozette. . . . Il y consent! s'écrioit-il hors de lui-même... Mon pere y consent! Il prend alors Rozette par la main, & revient tomber avec elle aux pieds de ce bon pere, qui les embrasse tendrement, & partage leur joie.

Belise & Bazeide, qui arriverent dans ce moment, partagerent l'allégresse commune. Ma chere fille, dit le Comte, en s'adressant à Rozette, on ne m'a point laissé ignorer votre naissance; mais vous avez un pere, & son consentement est aussi nécessaire que le mien. Cherchons à nous le procurer.

On convint d'écrire à Flavony, par un exprès, de peur que les lettres ne fussent interceptées par la

mâtratre. Rozette, Belise, le Comte & le Marquis, écrivirent chacun, de leur côté. En attendant la réponse, on se livra à la joie, & à tous les plaisirs que peut procurer la Campagne.

Cependant, plus le Comte de Saint-Amé regardoit Belise, & plus il croyoit le reconnoître. Il demanda au Marquis, qui elle étoit. Je n'en fais précisément rien, lui répondit-il; mais puisqu'elle est cousine de Flavony, il faut qu'elle ait sans doute de la naissance. Elle fait, de son nom, un mystère, qu'il m'a été impossible d'éclaircir. Tout ce que j'en fais, c'est qu'à tous égards, rien n'est plus respectable qu'elle. J'ai connu beaucoup de femmes, j'en ai aimé peu, j'ai paru en respecter plusieurs; celle-ci seule, m'a forcé de la croire estimable.

Cet éloge ne fit qu'exciter la curiosité

riofité du Comte, qui ne tarda pas à saisir l'occasion d'une promenade, pour s'écarter de la Compagnie, avec elle. Belise le reconnoissoit, à son tour, & ne le suivoit qu'avec un embarras, dont le Comte s'aperçut bientôt. Madame, lui dit-il, je crois avoir eu quelquefois l'honneur de vous faire ma cour; mais je ne puis me rappeler dans quel endroit. — C'est sans doute à Paris, où j'ai vécu assez long-tems. — Non Madame, ce n'est point là. . . . C'est, je crois, en Provence. . . . Et plus je vous regarde, & plus je crois reconnoître en vous la Marquise de Bezire. — Moi! Monsieur, s'écria Belise, en rougissant. — Vous le nieriez envain, Madame; je ne me trompe pas, je vous remets parfaitement. J'ai eu l'honneur de vous voir souvent à Marseille. — Ah! voilà ce que je crai-

gnois . . . Eh bien ! Monsieur , je l'avoue , puisque vous m'y forcez ; mais je cherche l'obscurité , j'ai intérêt de la chercher , & de cacher mon nom ; daignez respecter mon secret !

Le Comte ne put s'empêcher de lui témoigner sa surprise , de la trouver dans cette situation , après avoir long-tems paru , avec éclat , & à Paris & à la Cour. Belise , qui connoissoit la prudence du Comte , & qui vouloit d'ailleurs l'engager au secret , en lui témoignant beaucoup de confiance , ne fit pas difficulté de lui raconter ses malheurs.

Je suis , lui dit-elle , de la maison de Ch... , si connue en France par son ancienneté , & par ses illustrations. Ne croyez pas , Monsieur , que je veuille m'enorgueillir de ce foible avantage ; il me flatte , uniquement , en ce

qu'il n'est aucun de mes ancêtres pour qui les illustrations n'ayent pas été la récompense du mérite & de la vertu.

La mort d'une sœur , & quelque tems après , celle de deux freres , qui périrent dans la même journée , au service de leur patrie , couverts de blessures honorables , me laisserent l'unique héritière d'une brillante fortune. Je ne saurois vous exprimer les attentions & les soins que mes parens se donnerent pour mon éducation. Ceux de ma mere étoient infinis. Elle cultiva tous les talens que je pouvois avoir ; & elle n'auroit rien épargné pour me procurer , s'il eût été possible , ceux qui me manquoient , eût-il fallu sacrifier la moitié de son bien.

J'étois jeune , riche , & dit-on , assez belle. Plusieurs personnes me demandèrent en mariage. Mais un oncle ,

de qui j'attendois une succession qui devoit doubler ma fortune, s'étant chargé du soin de me choisir un époux, il me présenta le Marquis de Bezire, qui avoit à peine dix-sept ans. Je le vis, il me plut, je l'épousai. Jamais union ne fut plus parfaite que la nôtre. L'harmonie qui régnoit dans l'enceinte de notre maison, étoit le spectacle le plus charmant aux yeux de la nature & de la vertu. J'eus même le bonheur d'être mère de plusieurs enfans, dont il ne me reste que cette fille que vous avez vue.

Mais après quatre ans de félicité, je m'aperçus avec douleur, que le Marquis n'étoit plus le même. Il avoit cependant, extérieurement, les mêmes procédés pour moi; mais je voyois que son cœur m'échappoit.

Après avoir en vain tout employé

pour le ramener à moi, la jalousie s'empara de mon cœur; j'en laissai transpirer les sentimens; mais il n'en fit que rire. Je cherchai alors à lui en inspirer à lui-même, & n'en retirai pas plus de succès. Je le méritois bien. Une femme peut-elle espérer de ramener son époux à ses devoirs, en paroissant elle-même s'en écarter?

L'inconstance du mien, ne parloit pas d'un sentiment qui lui fût naturel. Son caractère étoit facile, & de mauvaises connoissances l'avoient seules entraîné dans le libertinage.

J'étois souvent des deux & trois jours sans le voir. Je l'accablois, à son retour des plus tendres reproches; & ses excuses, quoique j'en sentisse la fausseté, me prouvoient cependant que son cœur n'étoit pas assez pervers, pour qu'il fût parvenu à se faire une gloire de ses dérèglements. Mais que

les progrès du vice sont rapides ! En moins d'un an, je vis l'époux le plus honnête, le plus aimable, & le plus cher, se livrer sans réserve à tous les excès, où les faux airs, les femmes & le jeu peuvent entraîner un jeune homme.

J'en étois avertie par un de ses Laquais, qui me rendoit compte de tout ; & l'insensibilité du Maître à toutes mes représentations, ne me laissoit plus d'autres ressources que mes larmes.

Que vous dirai-je, Monsieur ! Bientôt en proie aux plus infâmes usuriers, mon époux vint un jour m'avouer qu'il craignoit pour sa liberté même, à moins que je ne vinsse à son secours, & ne répondisse pour lui.

Son repentir, ses larmes, les sermens qu'il me fit, non-seulement de

renoncer au jeu & aux dissipations qui l'avoient ruiné, mais encore de consentir à nous retirer dans mes terres, pour tâcher d'y rétablir notre fortune ; ajouterai-je, le retour apparent des sentimens qu'il avoit eus devant eu pour moi ? Tout me détermina à me sacrifier pour un époux, que je n'avois jamais cessé d'aimer.

J'eus d'abord à m'en applaudir. La vie simple & unie de la campagne, sembloit lui plaire autant qu'à moi ; mais il s'en ennuya bientôt. Ses perfides amis le rappellerent à Paris ; & je crus devoir le suivre, soit pour prévenir les nouvelles dissipations que j'avois lieu de craindre de sa part, soit pour tâcher, en l'éclairant sur ses erreurs, de le déterminer à revenir à la campagne.

Hélas ! non-seulement mon espoir fut trompé, mais je me vis enfin ré-

duite, par les nouveaux engagemens qu'il me fallut prendre pour lui, à consentir que tous mes biens fussent vendus, à la réserve d'une terre, dans laquelle je me flattois du moins de pouvoir me retirer avec lui.

Je commençois enfin à respirer, lorsque, pour comble de malheurs, on me disputa cette terre, & que je me la vis enlever par l'injustice & la trahison la plus noire (3). Alors, tout nous abandonna, c'est l'ordinaire; mon époux seul, en fut surpris. Un seul ami, qui nous restoit, obtint pour lui le commandement de Marseille. C'est-là, Monsieur, où vous m'avez connue; c'est-là que, quelque tems après, ayant perdu mon époux, par un naufrage, dans une promenade

(3) Belise veut sans doute parler ici de la suppression des titres, faite par Madame Flavony.

sur mer, & que me trouvant presque sans biens, je formai la résolution de venir vivre ignorée à Paris, & d'y consacrer tous mes momens à l'éducation de ma fille. Et c'est depuis six mois au plus, que, pour dépenser moins, je me suis retirée dans ce pays, où vous seul me connoissez, Monsieur, & où j'espère que vous daignerez ne jamais prononcer mon nom.

Soyez sûre de moi, Madame, lui dit le Comte de Saint-Amé. Mais pourquoi le cacher ce nom, qui ne peut que vous attirer toute la considération qui lui est due? Ah! Monsieur, celle qu'on n'accorde qu'aux noms, m'est depuis trop long-tems indifférente. D'ailleurs, je connois trop bien ma fille, pour ne pas craindre que les éclaircissimens que je lui donnerois sur sa naissance, ne lui inf-

pirassent des sentimens de vanité qui ne vont point à sa fortune , & pourroient troubler son repos.

Cependant , Dorval , le Secrétaire du Marquis de Roselle , étoit arrivé chez Flavony. Ce n'étoit plus ce Gentilhomme pauvre , tel que Rozette l'avoit dépeint. Depuis la mort de sa dernière épouse , qui avoit suivi de près l'évasion de Rozette , il avoit recueilli une succession très-considérable , par la mort d'un de ses parens , qu'il connoissoit à peine , & dont il ne savoit pas être l'héritier.

Dorval trouva ce Vieillard respectable , seul dans sa chambre , tenant un livre à la main , & dans la posture d'un homme absorbé dans de tristes réflexions. Il lui remet le paquet dont il s'étoit chargé ! De quel part me vient-il ? — De la part du Marquis de Roselle. — Je ne le connois point ;

que veut-il ? — Lisez , Monsieur , & vous le verrez. Flavony ouvre le paquet ; ses yeux se fixent sur la lettre de sa fille ; il la regarde avec étonnement. Ciel ! me trompai-je , s'écrie-t-il ! mais non , c'est l'écriture de ma fille ! A cette vue , les larmes dont ses yeux sont inondés , lui ôtent la faculté d'en lire davantage.

Dorval alors l'instruit de ce qu'il fait de l'aventure de Rozette ; & le Vieillard l'écoute avec tous les transports de la surprise & de la joie. Elle est donc chez Belise ? s'écrie-t-il , en levant les mains au Ciel. Ah ! Monsieur , pourquoi ne me l'avez-vous pas amenée ? Je ne l'ai pu , Monsieur , lui dit Dorval ; vous en verrez la raison dans ces lettres. C'est vous-même , au contraire , que l'on attend chez Belise , où le Marquis de Roselle , & elle , vous supplient de vouloir bien vous rendre au plutôt , avec moi.

Partons, dans le moment, Monsieur ! s'écria le Vieillard ; je lirai mes lettres, en chemin. A ces mots, il donne ordre qu'on prépare sa chaise, & les voila partis.

Son premier soin, après avoir promis double salaire aux Postillons, fut de lire les lettres. Lorsqu'il en fut à celle de Belise. Ah ! s'écria-t-il, mon âme ne peut suffire à mon bonheur. Il fut cependant étonné de voir que Belise lui recommandoit, expressément, de cacher son nom, même à sa propre fille, & n'en pouvoit concevoir la raison.

En arrivant à la porte de Belise, on lui apprend qu'elle étoit au Château, & ce contretens ne fert qu'à redoubler son impatience.

On ne peindra point les transports de Flavony & de sa fille, après une si longue absence. Nous dirons

seulement, qu'ils furent extrêmes & que la Compagnie les partagea.

Chere cousine ! (s'écria ensuite Flavony, en embrassant Belise) que ne vous dois-je point ? & combien n'ai-je pas à rougir & à gémir à vos pieds, des maux (4) que je vous ai causés innocemment ? Vous en connoissez l'auteur, sans doute, & Rosette a dû vous l'apprendre. Mais le ciel a puni le monstre, & je suis riche maintenant..... je brûle de les réparer.

Le lendemain, Belise lui parla en particulier, du mariage qu'elle avoit en vue, pour Rozette. Quoi ! lui dit Flavony, elle n'attend que mon consentement ? En a-t-elle besoin, dès qu'elle est assurée du vôtre ? N'êtes-vous point sa mere ? & qui peut être

(4) Flavony veut parler des titres qu'il avoit confiés à son épouse, pour les envoyer à Belise.

plus intéressé que vous , à son bonheur ? Rozette est donc au comble de ses vœux , s'écria Belise , puisque je ne desire pas cette union avec moins d'ardeur qu'elle-même.

Belise fut porter cette nouvelle à toute la Compagnie , & l'on ne songea plus qu'aux préparatifs de la nôce. Le Marquis voulut qu'elle se fit dans le Château ; & pour la rendre plus brillante , il y fit inviter tous ses voisins , & toutes ses connoissances de Paris.

Le Comte de Saint-Amé, qui avoit appris d'Emerie la disgrâce de Saint-Cery , demanda instamment à son pere de le faire revenir. J'y consens , répondit le Marquis ; je ne le verrai pourtant revenir ici qu'avec peine , & vous en faurez la raison.

Les deux jeunes Amans attendoient , avec impatience , le jour qui

devoit les unir. Il arriva enfin, ce moment si désiré. Ah ! ma chere Rozette, lui dit Bazeide , tes vœux sont donc remplis ? Pas tout-à-fait , répondit elle , en soupirant ; il manque quelque chose à mon bonheur , & tu dois m'entendre : mais nous ne ferons du moins point séparées ; Ma chere tante est décidée à nous suivre en Tourraine ; elle vient de le promettre à mon ami , ainsi qu'à son pere. Crois que ta chere Rozette n'oublira rien pour charmer tes ennuis , & partagera toujours tes peines.

Dès que les deux époux furent unis, on se livra à tous les plaisirs que l'allégresse commune a droit d'inspirer.

La Comtesse de Sericourt , & le Chevalier de Tékéli, son cousin , n'avoient pas manqué de se rendre à la nôce : Le plaisir étoit aussi cher à

l'une qu'à l'autre. Mais tous les deux avoient encore d'autres motifs. La Comtesse aimoit, ou croyoit aimer Saint-Cery, & le Chevalier n'avoit pas oublié Bazeide.

Ce fut dans une conversation secrete qu'ils eurent ensemble, que la Comtesse apprit la passion de Saint-Cery pour Bazeide. Quoi ! dit-elle, il en aime un autre ? Il me préfère une fille inconnue ? . . . Vengeons-nous, Chevalier. Vous aimez aussi cette fille Enlevez-la. La chose est d'autant plus facile, que Saint-Cery est engagé à dîner demain chez le Baron d'Abreville, & que Belise est dans l'usage de se promener tous les jours vers le soir. Vous avez votre chaise ici ; conduisez Bazeide à Paris : vous avez dequoi la loger, convenablement, dans les Faux-bourgs ; & qu'il n'en soit plus parlé.

La

La proposition, toute extravagante qu'elle étoit, ne pouvoit que plaire à un homme du caractère de Tékéli ; aussi promit-il à la Comtesse de s'en occuper, très-sérieusement.

Tandis qu'on tramoit ce complot, Saint-Amé & Flavony, ayant tiré Belise à part : Madame, lui dit le Comte, Saint-Cery vient de me supplier d'engager le Marquis à consentir à son mariage avec votre fille. Mais je l'ai prévenu que je ne ferois rien, sans votre aveu. — Sait-il mon nom, & ce que j'ai été ? car je tremble toujours que mon cousin n'ait pas été discret. — Il l'ignore, Madame : — Eh bien qu'il continue à l'ignorer. Si Saint-Cery favoit ce que je suis, il croiroit avoir un nouveau motif pour s'opposer aux vœux de son pere ; & je ferois au désespoir de troubler plus long-tems cette famille. Je me croirois heureuse,

II. Partie.

K

J'en conviens, de voir ma fille unie à Saint-Cery, non parce qu'il est riche, non parce que ma fille auroit un nom & un état distingués, mais parce que je la crois digne de ce bonheur, & que j'estime Saint-Cery tout autant que je l'aime. Mais je connois trop le Marquis, pour croire que jamais il y consente. Vous êtes son ami, mais il ne fera jamais pour vous & pour son fils, les sacrifices qu'il feroit à la vanité & à l'opinion. Parlez lui cependant, si vous le jugez à propos: mais ne me nommez, qu'autant que cet aveu seroit nécessaire pour le décider; je n'y consens, qu'à cette condition.

Après le dîner, le Chevalier de Tékéli prit congé de la Compagnie, pour se rendre, disoit-il, à Paris. La Comtesse proposa à Flavony & à Emeric de faire un piquet. Saint-Amé

faisit cette occasion, pour parler au Marquis de Roselle. Mon cher ami, lui dit-il, vous avez marié mon fils, & je vous en ai la plus grande obligation, parce que je ne doute pas qu'il ne soit heureux. C'est le service le plus signalé que vous ayez pu rendre à un pere qui l'aime; & la reconnaissance exige que je fasse pour le vôtre, ce que vous avez bien voulu faire pour le mien. — Arrêtez, mon ami! je prévois que vous m'allez parler de Bazeide; mais ce mariage ne se peut faire. — Cependant si le mariage étoit sortable, du côté de la naissance? quel inconvénient y trouveriez vous? Celui de la fortune? Flavony offre, ainsi que moi, de suppléer à ce qui peut manquer de ce côté à Bazeide. — Ce sont là de vos traits, mon cher Comte! Je les admire, & suis au désespoir de ne pouvoir qu'y applaudir.

Mais j'ai pris des engagemens pour mon fils ; il doit épouser la Comtesse de Sérécourt. L'oncle de cette Dame a ma parole ; en conséquence , il lui a fait donner un Régiment : ainsi je me vois également lié par ma promesse & par la reconnoissance. Ajouterai-je , mon ami , que mon foible a toujours été de voir ma terre erigée en Duché , & que le Ministre s'engage encore à me satisfaire sur ce point ? Jugez , si les caprices de mon fils sont faits pour balancer des considérations de cette importance. Ainsi , daignez , je vous en supplie , ne pas insister plus long-tems sur cette affaire.

Tandis que le Marquis parloit ainsi , Belise & ses filles qui étoient à la promenade , virent tout-à-coup arriver Tékéli , qui , à l'aide de ses Domestiques , arracha Bazeide des bras de sa mere , lui ferma la bouche avec

un mouchoir , & après l'avoir fait porter dans sa chaise , disparut bientôt avec elle.

Saint-Cery , qu'un orage qui se formoit , ramenoit de bonne heure au Château , heureusement passoit de ce côté. Il voit Belise évanouie , & Rozette toute en larmes , empressees à la secourir. Il apprend , en frémissant , le sujet de leur désespoir , vole avec deux Laquais qui le suivoient , sur les traces des ravisseurs , atteint bientôt la chaise dans laquelle Tékéli fuyoit avec Bazeide , le force d'en descendre , le combat , le blesse dangereusement , l'abandonne à ses remords , & ramene Bazeide à sa mere

Pendant la route , un de ses gens l'avertit qu'il appercevoit un des Laquais de la Comtesse , qu'il avoit vû à la suite de Tékéli , & qui cherchoit à se sauver dans un bois voisin. On

le poursuit, on l'arrête, on l'interroge, il dévoile tout le complot, & l'on s'assure de ce scélerat.

Qu'on juge de la joie & des transports de Belise, en revoyant sa fille, & de sa reconnoissance envers son libérateur! Mais Saint-Cery en abrège les témoignages, pour courir au Château; où il cherche des yeux la Comtesse, qui jouoit avec Emerie & le Comte de Saint Amé. Vos barbares projets, Madame, (lui dit-il) ont été renversés. Votre victime est échappée à l'indigne complice de vos fureurs; & Bazeide est chez sa mere. Allez voir votre Chevalier, ce cousin si digne de vous, presque expirant, maudissant à la fois sa passion & les conseils qu'il a reçu de vous.

Toute la Compagnie, frappée de ce discours, est dans la plus vive impatience d'en apprendre les motifs. Le

jeune Amant en rend compte, avec toute l'énergie des différens sentimens qui l'inspirent, & le Marquis de Roselle même ne peut s'empêcher de condamner hautement la conduite de la Comtesse; qui, pendant ce récit, s'étant soustraite aux regards indignés de l'assemblée, avoit donné ordre qu'on mît les chevaux à son carrosse, & avoit repris la route de Paris.

Le Marquis de Roselle, à qui cet événement ne laissoit plus d'espoir de voir jamais accomplir le mariage projeté entr'elle & son fils, ébranlé d'ailleurs par une seconde conversation qu'il eut avec le Comte de Saint-Amé, relativement à la passion de Saint-Cery pour Bazeide, se détermina, de son côté, à faire un voyage de peu de jours à Paris, pour tâcher de retirer la parole, qu'il avoit si imprudemment engagée.

Très-satisfait du succès de son voyage , & disposé à retourner au plutôt dans ses terres ; il sortoit , un matin de chez le Ministre , lorsqu'une physionomie qui ne lui étoit pas inconnue , le frappa tout-à-coup , dans l'antichambre. Il regarde plus attentivement , & croit enfin ne s'être pas trompé. Est - ce vous que je vois , dit-il ; est-ce un ancien ami ? Est-ce un bienfaiteur , que j'embrasse ? Par quel bonheur enfin , après l'avoir regretté si long-tems , le retrouvai-je ici ?

Vous ne vous trompez pas , lui dit cet homme. Vous m'avez vu riche , autrefois ; vous m'avez connu votre ami. Je sollicite , maintenant , une modique pension ; je ne puis l'obtenir ; & mes amis ainsi que mes parens , ne me connoissent plus. Je vous reconnois , moi ! (s'écria le Marquis , en l'embrassant de nouveau) vous m'avez

m'avez autrefois obligé ; le souvenir m'en est trop précieux , pour qu'il ait pû s'effacer de ma mémoire. Venez , ami , venez partager une fortune , que je ne dois qu'à vos premiers bienfaits. Je n'ai qu'un fils ; venez augmenter ma famille , il en fera ravi , car je le connois généreux. Laissez la Cour & ses promesses , venez vivre & mourir à Roselle , dans les bras de l'amitié.

Ils partirent le lendemain ; & en arrivant au Château , où la Compagnie ordinaire étoit assemblée pour attendre l'arrivée du Marquis : Mes amis , leur dit-il (en entrant dans l'appartement & en leur présentant l'inconnu) je vous amène un nouvel hôte , & vous le recommande un peu plus encore que moi-même.

Tandis que le Marquis de Roselle parloit encore , l'inconnu , qui s'étoit

dégagé de ses bras , après s'être approché de Belise , s'étoit arrêté tout-à-coup , & la fixoit avec des mouvemens qui annonçoient la plus grande surprise.

Ciel ! s'écria Belise (en le regardant , à son tour) si la mer ne m'eût point ravi , le trop infortuné Bezire ? Ah ! Qu'entens-je , s'écria de son côté , l'inconnu ! Ciel , qu'entens-je ? Tu le regrettes ? . . . Tu le vois dans tes bras.

A ces mots, Belise tombe évanouie, Bazeide s'élançe & retient son pere qui chanceloit , & tous les trois, pour trop sentir , semblent être sans sentimens.

Quoi ! dit le Marquis de Roselle , transporté de joie (& en courant à son ami) Quoi ! c'est-là votre épouse ? C'est la Marquise de Bezire ? — Oui , cher Roselle , Oui ! C'est-là cette

épouse chérie , celle que j'ai tant pleurée , & tant regrettée , dans mes fers ; & voilà sans doute, ajoute-t'il en embrassant de nouveau Bazeide, voilà cette aimable fille que je n'esperois plus revoir ! C'est aujourd'hui le terme de mes infortunes ; c'est l'époque où commence mon bonheur ; & c'est à mon ami que je le dois ! Mais par quelle heureuse aventure , ai-je donc le plaisir suprême de retrouver ici mon épouse & ma fille ? . . . Ah ! répondit Belise , par quel bonheur plus inespéré encore , ai-je celui de revoir mon époux ?

Le jour de la fatale promenade que nous fîmes sur mer , (lui dit-il) nous fûmes tout-à-coup assaillis d'une tempête qui nous fit long-tems voguer au gré des vents , & qui sembloit ne retarder notre mort que pour la rendre plus affreuse.

Au moment où je vis le Vaisseau prêt à s'entrouvrir, je m'élançai sur une barque, avec une douzaine de Matelots. Après avoir erré, pendant trois jours, dans l'espoir de revoir la terre, en quelque lieu que ce pût être, un Corsaire de Tripoli nous recueillit, nous mit aux fers & nous conduisit en Afrique, où j'ai subi, pendant dix ans, tous les maux attachés à l'esclavage. J'avois enfin perdu l'espoir de vous revoir jamais, lorsque je me vis racheté par ces respectables mortels, dont les desirs les plus chers sont de soustraire leurs semblables aux tourmens que leur font souffrir les ennemis de notre foi.

On écoutoit, avec attendrissement, le Marquis de Bezire. Belise, les bras levés & les yeux fixés vers le ciel, ne pouvoit prononcer un mot. Ah! Madame, dit le Marquis de Roselle,

pourquoi m'avoir laissé ignorer votre nom? Ai-je donc mérité, de vous, cette injustice? Ciel, qu'un peu plus de confiance de votre part, m'eût épargné de torts & de larmes. Hâtons nous de les réparer.... Cher Bezire, nos enfans s'aiment; que les liens du sang fortifient ceux de l'amitié; ne faisons désormais qu'une même famille. Rozette poussa alors un cri de joie. Toute l'assemblée se livra à l'allégresse la plus vive. Saint-Cery épousa Bazeide, & tous les deux sont encore Amans.

Fin de la seconde & dernière Partie.

10,00

0

0212

